Des ateliers aux marchés

Lorem ipsum dolor sit amet, consectetur adipisici elit, sed do eiusmod tempor incididunt ut labore et dolore magna aliqua. Ut enim ad minim veniam, quis nostrud exercitation ullamco laboris nisi ut aliquip ex ea commodo consequat. Duis aute irure dolor in reprehenderit in voluptate velit esse cillum dolore eu fugiat nulla pariatur.

PAGE DE GAUCHE
3-00 **Les ateliers du quartier artisanal de Sion – Sous-le-Scex au 5e siècle, avec l'église en construction au second plan. Dessin Cecilia Bozzoli.**

Voies de communication, travail et échanges

Marc-André Haldimann et Lucie Steiner

3-1-0 Amphore pour le transport du vin provenant de Gaza (type LR4c), mise au jour sous la cathédrale Saint-Pierre de Genève. Fin 6e-7e s. MAH Genève, Inv. C.80.194-1.

Dresser un inventaire précis des biens produits et échangés pendant le Haut Moyen Âge à partir des découvertes archéologiques est un exercice nécessairement lacunaire car tributaire du petit nombre d'objets et de matériaux susceptibles de se conserver dans le sol au cours des siècles. Si les fragrances des parfums, les senteurs des épices ou le bouquet de crûs appréciés sont irrémédiablement évanouis, des objets en métal, des céramiques ou des verres rappellent ces trésors qui enchantèrent les regards ou flattèrent les palais et l›odorat FIG 3-1-0 : amphore Gaza). Plus rares, des fragments de textiles ou de cuirs évoquent le chatoiement des étoffes ou le savoir-faire des cordonniers. Ce corpus archéologique est heureusement complété par les trésors d'églises (Abbaye de Saint-Maurice, Chapitre de Sion), qui conservent et transmettent des textiles précieux, d'origine lointaine, et des objets parfois hérités de l'Antiquité et enrichis au cours des siècles. Conservés en Suisse occidentale, ils évoquent bien sûr l'artisanat dont ils sont le produit, mais aussi les échanges et les voies de communication à l'origine de leur présence au sein de la région considérée.

Au contraire de l'Antiquité tardive, riche en témoins d'artisanats et en échanges à longue distance, le Haut Moyen Âge est une période délicate à cerner. Entre des routes rarement documentées et un artisanat connu essentiellement par les offrandes funéraires, rien ne facilite la compréhension de cette période.

La principale évidence est l'utilisation accrue des ressources naturelles du territoire entre Alpes et Jura pour les productions d'époque mérovingienne. La transformation de ces matières premières en produits finis est régionale, voire locale: le plomb, le fer, la pierre ollaire et la chaux sont produits au plus près des gisements en exploitation et parfois, comme pour le gypse, sur le site d'extraction lui-même.

Il en va de même pour la céramique: fréquemment importée sur de grandes distances ou diffusée à large échelle pendant l'Antiquité tardive, elle devient au Haut Moyen Âge un produit rare et fabriqué localement. Aux côtés des pots pour la cuisson, dont les ateliers demeurent quasi inconnus, à l'exception de celui de Monstevelier – La Chèvre (JU), la vaisselle de table est désormais façonnée en bois et produite tout aussi localement (voir p. XY), à l'instar des tonneaux qui supplantent les amphores.

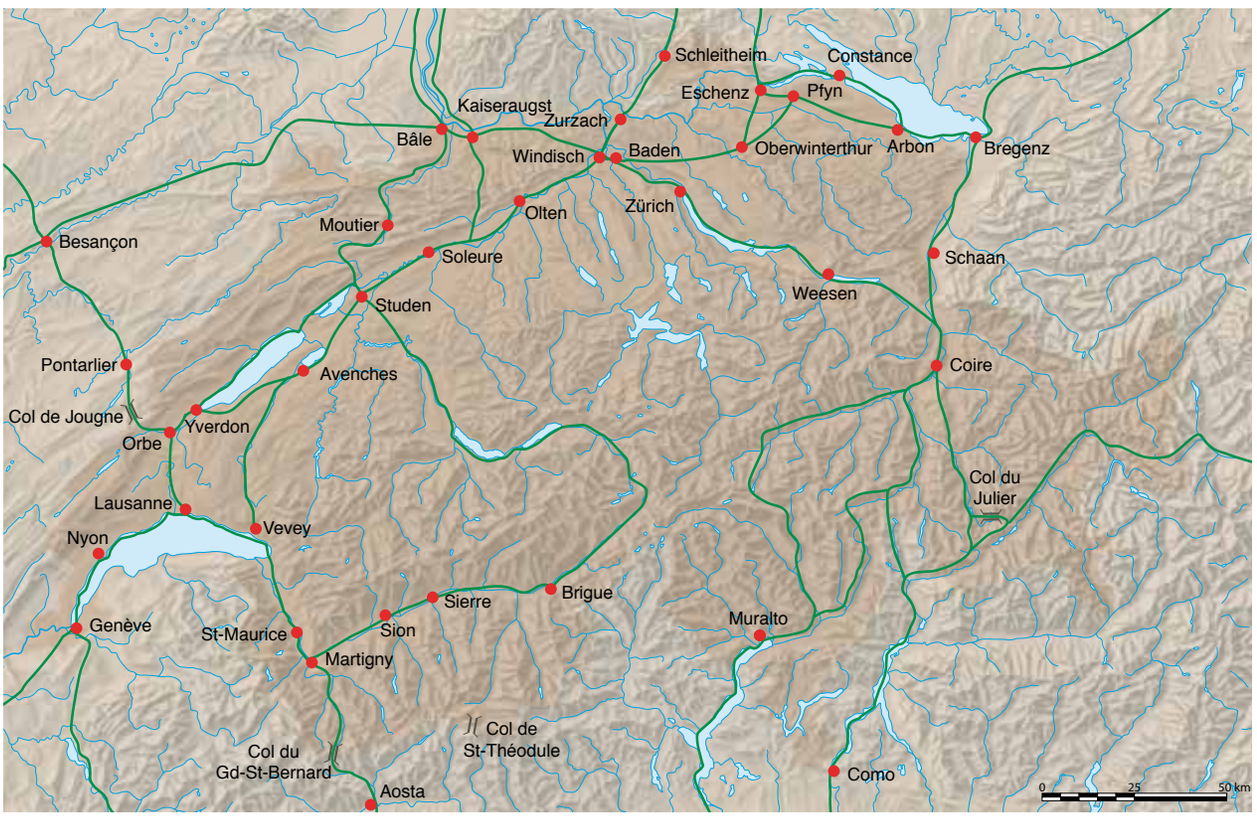
Plusieurs objets, tantôt prestigieux, tantôt d'allure très modestes, témoignent toutefois du maintien de la circulation des biens à longue distance, de la Méditerranée à la Baltique et de la Bourgogne à l'Asie du Sud-Est. Au-delà des métamorphoses qui touchent non seulement la vie politique mais également le cadre de vie, le dynamisme des productions et des échanges demeure.

Les routes et les voies naviguables

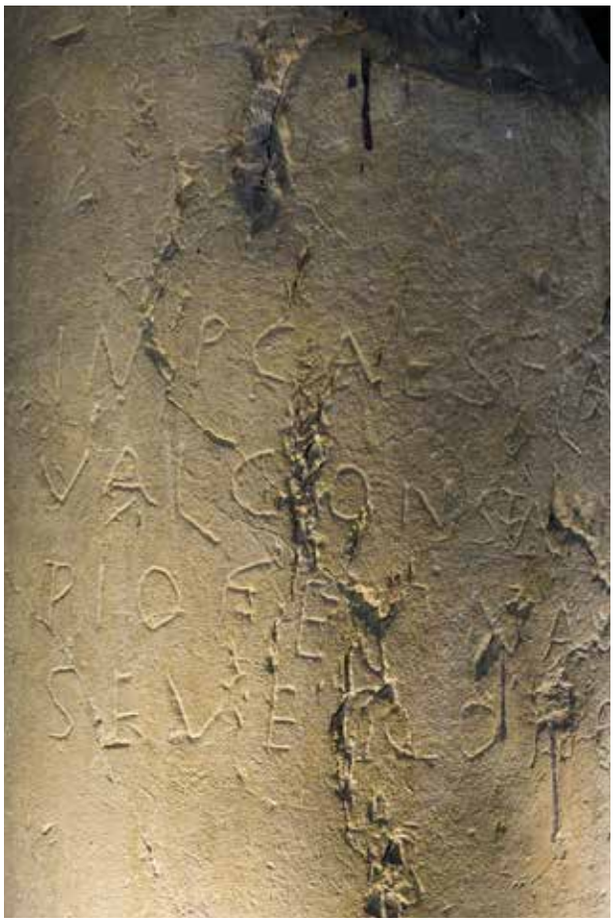
Au sortir de la période romaine, la Suisse occidentale est dotée d'un solide réseau routier et dispose d'une puissante infrastructure autour des voies fluviales et des plans d'eau navigables. Son organisation est observée matériellement grâce à la répartition des agglomérations, à la reconnaissance de segments de voies antiques et d'installations portuaires, alliées aux inscriptions et aux sources historiques, notamment les itinéraires antiques comme la Table de Peutinger.

Entièrement conditionnées par la géographie, les routes reprennent souvent des tracés encore plus anciens, utilisés depuis l'âge du Fer au moins FIG 3-1-1. Leur réseau comporte un axe majeur de circulation est-ouest qui traverse le Plateau et deux axes nord-sud qui franchissent les Alpes occidentales par le Grand Saint-Bernard et les Alpes orientales par le Splügen.

De Genève, la voie du Plateau atteignait Lausanne, puis Yverdon, Avenches, Studen (près de Bienne), Soleure et enfin Windisch; de là, il était possible de rejoindre d'un côté Augst/Kaiseraugst et la vallée du



3-1-1 **Principales voies de communication traversant le territoire de la Suisse actuelle. Archeodunum SA.**



3-1-2 B **Borne milliaire trouvée au bord de l'Hermance à Crévy. Son inscription A mentionne Genève comme point de départ (*caput viarum)* de la distance indiquée, une fonction qui relève du statut de cité accordé vers la fin du 3e siècle à la ville. 306-307 apr. J.-C. MAH Genève.**

Rhin, de l'autre le lac de Constance en passant par Oberwinterthur, Arbon pour aboutir à Bregenz.

Les axes nord-sud atteignaient notre territoire à l'ouest par le val d'Aoste et le Grand Saint-Bernard ; de Martigny, on pouvait rallier le Plateau soit par Vevey, soit par le col des Mosses. On pouvait également gagner Lausanne puis Orbe, point de départ de la voie du col de Jougne qui permettait de traverser la chaîne du Jura pour atteindre Besançon. Un second axe nord-sud atteignait l'extrémité orientale du territoire suisse par le lac de Côme et les cols du Julier et du Splügen vers Coire pour se prolonger le long de la haute vallée du Rhin en direction de la Germanie.

Au 4e et sans doute au 5e siècle, les itinéraires évoqués sont encore partiellement équipés de relais routiers, les *mutatio* (Kallnach – Bergweg BE), et demeurent, comme pour la période gallo-romaine, jalonnés tous les 30 km en moyenne par des agglomérations, principales ou secondaires. Toutefois, les commodités héritées du mode de vie gallo-romain sont plus rares : seuls Lausanne – Vidy, Martigny et Yverdon révèlent des thermes encore fonctionnels au 4e siècle, alors que les bars (*thermopolia*) et les auberges (*mansiones*) ne sont plus attestés. Les villes et centres secondaires (*vici*) offrent certainement encore des places de marché et des entrepôts ; l'un de ces puissants bâtiments maçonnés a été mis au jour à Yverdon (voir Sous la loupe chap. 2). D'une importance commerciale vitale, ces infrastructures demeurent un facteur essentiel à l'épanouissement matériel de la fin de l'Antiquité.

Seuls deux miliaires témoignent de l'entretien des voies antiques au fil du 4e siècle FIG 3-1-2, ce maigre corpus est complété par la fouille du castrum d'Aegerten, près de Bienne, daté entre 368 et 369 par la dendrochronologie. Protégeant un pont franchissant la Thièle, il signale le tracé de la voie vers la région bâloise et Mandeure, dont l'embranchement depuis la voie reliant Avenches à Soleure est tout proche.

Paradoxalement, le réseau viaire secondaire est mieux documenté. Que ce soit à Vuillonnex (voir SL chap. 4), à Corcelles-près-Payerne ou à Gamsen (voir SL chap. 2), les fouilles ont révélé quelques tronçons de voies. Elles sont utilisées depuis l'époque romaine à Vuillonnex comme à Gamsen et régulièrement entretenues jusqu'au 9e siècle. Créée au 7e siècle, la route de Corcelles-près-Payerne, armée par des troncs de

3-1-4 **Barque mise au jour dans l'ancien lit de La Thièle à Yverdon. Fin 4e s. MYR Yverdon.**

chêne bruts datés vers 620, ne présente en revanche aucune trace de réfection, et pourrait avoir été abandonnée assez vite. Ces voiries reliaient sans doute des domaines ou des hameaux aux axes principaux.

Tout aussi solidement documentée que les routes depuis la fin de l'âge du Fer et l'époque romaine, tant par les installations portuaires de Genève, de Lausanne, d'Avenches et de Studen que par des inscriptions mentionnant des corporations de bateliers du Léman et de la Sarine, la navigation fluviale et lacustre est délicate à cerner pour le Haut Moyen Âge. La barque d'Yverdon FIG 3-1-3, mise au jour en 1984 et datée de la fin du 4e siècle, illustre une batellerie contemporaine du Préfet de la Flotte des nautoniers, mentionné dans cette ville par une source écrite, la *Notitia Dignitatum*. Aucun témoignage matériel ne vient étayer son maintien durant les siècles suivants – mais rien n'indique non plus sa disparition. Une seule source historique explicite atteste le maintien d'une batellerie en plein 9e siècle : la translation de Rome à l'abbaye de Marmoutier (près de Tours) des reliques de saint Gorgon, en 846, reflète la préférence des voyageurs pour un trajet en bateau entre Villeneuve et Lausanne. La création d'un monastère sur l'île Saint-Pierre, dans le lac de Bienne, souligne le maintien des voies navigables sur le Plateau suisse.

La fondation des abbayes de Saint-Maurice, de Romainmôtier et de Baulmes le long de la route reliant l'Italie au Nord de l'Europe (voir fig. XX) signale le maintien, voire le développement de cet axe européen traversant la Suisse occidentale. Avec les villes (Genève, Lausanne, Avenches, Yverdon, Sion) et les hameaux (Gamsen, Develier – Courtételle JU), les abbayes évoquées reprennent *de facto* le rôle d'étape auparavant dévolu aux *mansiones*. Un développement analogue d'abbayes en Suisse orientale, notamment entre Coire et Zurich et dans la région du lac de Constance, rend compte du caractère global de ce processus.

Bibliographie

Abetel 1986 I Durussel/Morerod 1990, pp. 55-56 I Favrod 2000 I Gubler 2012 I Haldimann 2002 I Hervé/Steiner 2016 I Kissling/Ulrich-Bochsler 2006, pp. 22-26 I Paccolat (dir.) à paraître I Steiner 1995 I Terrier *et al.* 2014

Des productions à l'échelle régionale

Du travail pour se nourrir : agriculture et élevage

Les activités destinées à produire suffisamment de nourriture pour toute la population sont sans doute celles auxquelles les gens du Haut Moyen Âge ont consacré le plus de temps et d'énergie FIG 3-2-1. Ce sont pourtant celles qui ont laissé le moins de vestiges tangibles. Le manque d'habitats ruraux fouillés pour cette période se fait bien sûr particulièrement ressentir ; mais la nature de ces activités, qui mettent en œuvre essentiellement des matériaux qui ne se conservent pas dans le sol, est tout autant responsable du manque de données disponibles.

D'après les recherches effectuées sur l'histoire du climat et les informations récoltées sur les nombreux sites fouillés en France, associées aux quelques données disponibles pour le territoire suisse, le climat connaît des variations sensibles au cours du premier millénaire. Si le début de l'époque romaine est particulièrement favorable, on observe une dégradation à partir de 250 apr. J.-C., suivie d'une relative stabilité aux 4e-5e siècles. Une phase nettement plus froide et humide se révèle au 6e siècle. Puis les épisodes plus chauds ou plus froids alternent jusque vers 800 apr. J.-C. À partir du 10e siècle se produit ce que l'on appelle l' « Optimum climatique médiéval » : les étés deviennent plus chauds, puis aussi plus humides. Cet épisode

3-2-1 Un paysan laboure son champ avec une charrue tirée par deux bœufs. Un panier qui contient les graines à semer est figuré à droite de l'image. Vers 820/830. Psautier de Stuttgart, fol. 124v, détail.

3-2-2 **Un sanglier cause quelques dégâts à un pied de vigne. Vers 820/830. Psautier de Stuttgart, fol. 96v, détail.**

atteindra son maximum au 12e siècle. Si les conditions climatiques ne sont donc pas aussi catastrophiques qu'on pourrait le penser tout au long du Haut Moyen Âge, il n'en demeure pas moins que, même de courte durée – un ou deux étés froids de suite par exemple – les dégradations climatiques avaient des conséquences désastreuses sur les récoltes.

Les recherches menées sur les plantes cultivées montrent une diversification des céréales par rapport à l'époque romaine. Celle-ci permet de compenser d'éventuelles pertes dues à des conditions climatiques difficiles. Avoine, engrain et épeautre sont les céréales les plus cultivées, l'orge, le seigle et différentes espèces de blés nus sont aussi régulièrement attestés, alors que l'amidonnier et le millet semblent moins prisés qu'auparavant, peut-être en raison de leur sensibilité au gel.

L'orge et l'avoine servent de fourrage, mais sont aussi utilisées dans l'alimentation humaine, sous forme de bouillie par exemple. Les légumineuses, pois, lentilles, fèves et vesces fourragères, font également partie de l'alimentation. On tire de l'huile de la caméline, du chanvre et du pavot, alors que lin, chanvre et ortie fournissent des fibres pour les textiles. L'arboriculture, introduite par les Romains, se maintient tout au long du Haut Moyen Âge ; noix, châtaignes, pommes, poires, cerises et prunes sont notamment attestées dans les habitats de cette époque. Le raisin était également présent dans nos régions, notamment sur le site de Gamsen FIG 3-2-2. De nombreux légumes étaient aussi cultivés, alors que la cueillette complétait et diversifiait la nourriture quotidienne.

Les techniques de culture sont semblables à celles de l'époque romaine, avec une alternance de céréales d'été et d'hiver, et des jachères intercalées. Des espaces ouverts sont exploités en prairie : la forêt n'a pas tout envahi. Le bétail est mis en pâture aussi dans les champs moissonnés, les jachères, les lisières de forêts, voire dans les forêts elles-mêmes.

L'élevage des bœufs fournit de la viande et du lait, mais cet animal sert aussi au travail des champs. Cependant, il est relativement exigeant dans ses conditions d'élevage : on observe que sa taille diminue ; sa proportion dans le cheptel diminue également, alors que celle des moutons et des chèvres augmente. L'élevage des cochons est encore pratiqué pour obtenir de la viande, la volaille est peu présente. Le cheval, l'âne, le

mulet et le chien sont attestés uniquement par des trouvailles isolées.

Pourtant documentée dès l'âge du Bronze, la question de la transhumance alpine durant le Haut Moyen Âge doit, faute de témoignages matériels avérés, demeurer ouverte. En l'état actuel de la question, seule la *villa* d'Argnou – Les Frisses (VS) rend compte d'un élevage spécialisé de bœufs jusque vers 380 de notre ère. Située à 800 m d'altitude, elle pourrait être le lieu d'hivernage pour une transhumance dont les étapes en moyenne et en haute altitude demeurent à ce jour inconnues.

On peut noter encore que le chat, dont on ne trouve des os sur les sites d'Europe centrale qu'à partir d'environ 500, reste un animal domestique exotique durant le Haut Moyen Âge, et n'est présent probablement que dans les couches sociales élevées. Mais il est aussi un bon chasseur de nuisibles et, grâce à sa fertilité et son mélange avec le chat sauvage indigène, il s'est répandu rapidement par la suite. Les restes de faune attestent encore la consommation d'espèces locales de poissons.

Parmi les espèces sauvages, le cerf rouge est le mieux représenté, ce qui implique l'existence de vastes territoires peu exploités, voire impraticables. Le lièvre, le chevreuil et le renard témoignent en revanche d'espaces ouverts, clairsemés. Si la consommation d'espèces locales de poissons est très vraisemblable, la fragilité des écailles et des arêtes fait qu'elle reste difficile à quantifier. L'étude de la faune, associée à celle du pollen, indiquent une pérennité des surfaces agricoles vastes et ouvertes, avec des vergers, des champs cultivés et des prairies, à l'intérieur desquelles viennent s'encastrer des zones plus densément boisées.

Peu de témoignages directs de ces activités agricoles nous sont parvenus, mis à part quelques outils spécifiques, comme des faucilles ou des clochettes pour le bétail. Un coutre de charrue, découvert dans une tombe de Lausanne Bel-Air (fig. XX, chap. 5), témoigne de l'usage de cet engin au cours du Haut Moyen Âge. Il faut mentionner ici les vestiges découverts récemment à Finges, entre Sierre et Loèche. Les fouilles ont révélé la présence d'un long mur de pierres sèches construit au 4e ou au début du 5e siècle le long d'une voie romaine. Interprété comme un élément de parcellaire et de protection des terres cultivables, situées en aval, ce mur suit le tracé d'un canal d'irrigation (bisse), qui a fonctionné entre la fin de l'Antiquité et le 6e siècle. Des empreintes de sabots de bovidés ont été observées en amont de ce mur, au milieu d'une roselière FIG 3-2-3. Elles indiquent que la mise en place d'un système d'irrigation est liée à l'installation de prairies en aval, utilisées comme pâtures ou pour des cultures fourragères. Entre le 9e et le 12e siècles, cette zone fera place à des champs cultivés FIG. 3-2-4, associés à une clôture et à un petit bâtiment de stockage en bois (raccard). Un petit fossé de drainage, qui deviendra plus tard une haie, a alors remplacé le mur comme limite de parcelle.

3-2-3 Détail des empreintes de sabots de bovidés sur le site de Finges (Paccolat 2011, fig. 215 et 216, p. 200).

3-2-4 Mur de parcelle, fossé de drainage ou haie limitant une parcelle et traces de labours sur le site de Finges (Paccolat 2011, fig. 95 p. 84).

L'exploitation des matières premières

Auparavant amenées des grandes mines de fer, de plomb et d'argent situées dans les provinces danubiennes de l'Empire romain ainsi qu'en Gaule et en Bretagne, les matières premières importées sur le territoire suisse se raréfient au profit d'une industrie minière et métallurgique régionale, solidement implantée dans le Jura et en Valais. À la suite des bouleversements cinglant l'Empire dès le 3e siècle, l'extraction du minerai de fer notamment prend une importance de premier ordre en Suisse occidentale durant cette période (3-SL-1 fer). Ces activités sont documentées aussi bien en Valais (Martigny – Mont Chemin, voir encadré) que dans le Jura vaudois (Montcherand, Romainmôtier – Les Bellaires) et le canton du Jura (Boécourt).

La fabrication des objets en fer était sans doute largement décentralisée et pratiquée au sein de l'habitat : des forges ont été mises en évidence par exemple dans l'habitat de Sézegnin (voir SL chap. 7) et dans le hameau de Develier – Courtételle.

Le Valais révèle par ailleurs l'exploitation de deux autres matières premières: l'extraction du gypse et sa transformation en chaux sont documentées à Gamsen entre le 4e et le 10e siècle (SL-2 Gamsen fours) alors que l'extraction de plomb est observée à Praz-Jean dans le Val d'Hérens. Le travail du plomb est par ailleurs documenté encore au 4e siècle, ainsi qu'au sein du domaine de Sion – Sous-le-Scex jusque vers le milieu du 5e siècle.

L'extraction de pierre ollaire et le façonnage de récipients, une autre industrie alpine documentée depuis le règne de Tibère, est particulièrement bien attestée à Zermatt – Furi (VS). Elle se développe pendant tout le Haut Moyen Âge (SL-3 P. ollaire), les récipients sont exportés en Suisse comme dans le nord de l'Italie, l'Alsace, la Bourgogne et, par le couloir rhodanien, jusqu'en Méditerranée. <ENC 1 : les scories du mt Chemin>

Céramique, verre, pierre ollaire et bois : des matériaux divers pour la vaisselle

Durant toute l'époque romaine, la céramique est abondante et variée sur la grande majorité des sites fouillés sur le Plateau suisse. Elle constitue ainsi le principal marqueur chronologique pour les archéologues. Comme à Portout (Haute-Savoie) et en Argonne (nord-est de la France), la région entre Alpes et Jura connaît pendant l'Antiquité tardive encore des centres de production de céramiques importants : ateliers de Lausanne Vidy et de Thonon (Haute-Savoie), ateliers probables de Martigny et de Sion FIG. 3-2-5.

3-2-5 Pichet en céramique à revêtement argileux d'une tombe de la nécropole de Sézegnin. 4e-5e s. SCA Genève, M. Berti.

Les scories de réduction du minerai de fer sur le Mont Chemin

Vincent Serneels

Le Mont Chemin, qui surplombe la ville de Martigny, est bien connu pour sa richesse minéralogique et en particulier la présence de plusieurs lentilles décamétriques de magnétite massive. Cette roche forme un minerai de fer d'une richesse exceptionnelle avec près de 85% d'oxydes de fer. Les gisements sont cependant assez difficiles d'accès, la roche est très dure et la magnétite est réputée difficilement fusible. La présence de scories anciennes avait été signalée au tout début du 19e siècle par l'ingénieur des mines, M. Gueymard, qui parcourait le Valais (alors Département du Simplon) pour recenser les ressources minières. Mais ce n'est que dans les années 1995-2000 que des prospections et des sondages archéologiques ont pu être menés à bien FIG 3-ENC1.

Une vingtaine d'amas de scories de réduction du minerai de fer ont pu être repérés sur le Mont Chemin et il est probable qu'il en existe encore d'autres, masqués par la végétation. La majorité des ateliers se trouvent à proximité immédiate des lentilles de magnétite, mais quelques-uns sont installés à une distance de plus d'un kilomètre. Ils sont de taille modeste; les plus petits ne comptent que quelques mètres cubes de déchets et les plus grands jusqu'à 200 m^3.

En prospection, les sites présentent tous les mêmes caractéristiques générales. Les scories sont très denses et sombres, les deux minéraux principaux qui les composent, la fayalite et la wüstite, étant de couleur foncée. Elles apparaissent sous la forme de coulures en cordons entremêlés. Elles sont accompagnées de morceaux de minerai, de quelques fragments de paroi de bas fourneau et de rares tuyères.

L'amas de scories coupé par le chemin d'accès au chalet du Planard a fait l'objet d'un sondage et les scories ont été étudiées en laboratoire. Sur le Mont Chemin, le volume total de ces scories peut être estimé entre 1'000 et 1'500 m^3. Vu la très haute teneur en fer du minerai, la production totale pourrait se situer entre 300 et 600 tonnes de métal brut.

Des prélèvements de charbons de bois ont été effectués pour cinq sites et sept datations ^{14}C ont été obtenues. Les résultats sont très bien groupés, donnant une fourchette globale entre 550 et 650 apr. J.-C. La production s'étale sur moins d'un siècle et pourrait même n'avoir duré que quelques décennies. Il s'agit donc d'une phase d'activité très intensive mais de très courte durée. Il a fallu regrouper une force de travail significative de plusieurs centaines de personnes pour la mener à bien. Elle a sans doute eu un impact significatif sur le couvert forestier. Malheureusement, l'histoire de la région est assez mal connue pour cette période. Le Valais est alors rattaché au royaume des Francs, mais les Lombards occupent la plaine du Pô. La situation est sans doute assez instable. Qui a pu organiser cette production ? Dans quel but ?

Bibliographie

Ansermet 2001 I Gueymard 1814 I Serneels/Beck 1998

3-ENC-1-1 Mont-Chemin, vue du sondage du chemin du Planard. Sur la droite, on distingue la couche noire correspondant aux débris métallurgiques. © V. Serneels

3-2-6 **Ensemble de récipients provenant de fouilles anciennes dans la nécropole de Lavigny – Clozel Thomas. 6e-7e s. MCAH Lausanne.**

L'évolution des conteneurs entre l'Antiquité tardive et le Haut Moyen-Âge, qui de l'argile des amphores passent au bois des tonneaux et à la pierre ollaire des marmites, fragilise l'image donnée par les résultats des fouilles archéologiques. À la lumière des rares ensembles mis au jour à Perly (GE), à Avenches et dans le Jura, on relève la disparition de ces grands centres de production de céramiques, sans doute au profit de petits ateliers dispersés au sein du territoire entre Alpes et Jura, que ce soit dans les domaines agricoles, comme dans la région de Liestal BL, ou dans les villes.

Pour l'époque mérovingienne, si l'on note une réduction du répertoire formel au profit des récipients culinaires, l'usage de la céramique est encore bien attesté FIG. 3-2-6. Dans les habitats connus par des fouilles récentes, on découvre même des récipients importés sur des distances relativement importantes : des productions des ateliers de Sevrey (Bourgogne) parviennent à l'ouest du Plateau (Morat – Combettes (voir Sous la loupe chap. 2), Perly), alors que les céramiques originaires d'Alsace, de Bade et de la région

bâloise prédominent dans les hameaux jurassiens de Develier – Courtételle et de Courtedoux – Creugenat dès le 7e siècle.

La période carolingienne marque une rupture en Suisse occidentale. Exceptés les récipients mis en évidence au sein des habitats de la région genevoise (Perly, Vuillonnex, Genève – Parc de la Grange et Saint-Jean), plus aucune céramique culinaire n'est documentée dans les habitats et les nécropoles régionaux à partir du 9e siècle : seule la pierre ollaire semble alors encore en usage pour la cuisson (Orbe, Lausanne – Vidy ClO).

Le contraste est on ne peut plus complet en regard de l'évolution céramique observée dans le Jura et à Bâle. Abondantes dans cette région, les céramiques sont issues d'ateliers jurassiens et bâlois qui restent encore à localiser ; elles témoignent également d'importations soutenues en provenance d'Alsace, du pays de Bade et de la Saône (ateliers de Sevrey) documentées jusqu'à l'orée du 9e siècle.

À coté de la vaisselle en céramique, on utilisait aussi des récipients en verre, documentés surtout au travers des découvertes funéraires FIG. 3-2-7 : gobelet verre Riaz) (3-SL-6: artisanat du verre). D'une manière générale, la verrerie se compose essentiellement de vaisselle de table, largement majoritaire par rapport aux objets de toilette ou aux récipients de stockage et de conservation des aliments, beaucoup plus abondants durant l'époque romaine. Les formes ouvertes dominent fortement, les cruches et les bouteilles étant fabriquées en d'autres matériaux, vraisemblablement en bois. Dès la première moitié du 5e siècle, une nouvelle catégorie d'objets en verre apparaît en quantité parfois importante, les lampes. Autre innovation du Haut Moyen Âge : les vitraux, qui ornent les fenêtres des édifices religieux dès le 5e siècle (voir chap. 4).

3-2-7 **Gobelet campaniforme mis au jour dans une sépulture à inhumation de la nécropole de Riaz – Tronche-Bélon (FR). 2e moitié 6e s. SAEF Fribourg.**

3-2-8 **Assiette en bois provenant des fouilles de l'habitat de Charavines, lac de Paladru, en Isère. Env. 1000. Musée Dauphinois, Grenoble.**

La vaisselle de table, mais aussi de stockage et de conservation des aliments, tout comme la plupart des ustensiles, devaient être pour une large part fabriqués en bois. Les sites sur lesquels ce matériau putrescible s'est exceptionnellement conservé, comme les nécropoles mérovingiennes d'Oberflacht et de Trossingen dans le sud de l'Allemagne et l'habitat des environs de l'an mille de Charavines, dans le lac de Paladru FIG 3-2-8 assiette bois), en Isère, révèlent une grande diversité d'objets d'usage quotidien : vaisselle, meubles, ustensiles de cuisine, pièces de jeu, instruments de musique etc. Un seul témoignage de ce type nous est parvenu en Suisse occidentale : il s'agit d'un fragment de plat en bois de chêne mis au jour dans un puits à Avenches FIG 3-2-9 Plat Avenches).

En parallèle à celle de la céramique, la production de tuiles se maintient, au moins au début du Haut Moyen Âge. Ainsi, les fours de tuiliers d'Yverdon et de Chancy sont encore en activité jusqu'au 5e, voire jusqu'au 6e siècle. Des inscriptions réalisées avant cuisson sur des tuiles et des fragments de dalles trouvées à Saint-Maurice montrent qu'il devait y avoir près de l'Abbaye une petite production de terres cuites architecturales. Elles sont datées entre le 5e et le 9e siècle par le type d'écriture et les formulations employées. Une inscription

3-2-9 **Fragment de plat en frêne découvert dans le comblement d'un puits à Avenches – Saint-Martin. 6e-7e s. SMRA Avenches.**

des 5e-6e siècles relate ainsi une commande de tuiles pour un certain Magnus FIG 3-2-10. La tuile fut remployée au 8e-9e siècle pour la construction d'une tombe. L'une des inscriptions mentionne une personnalité importante, l'évêque de Sion Héliodore FIG 3-2-11 : celui-ci a donc été enseveli dans le monastère. Une autre tuile transcrit un fragment d'un psaume chanté lors des offices funèbres. Ces découvertes, qui n'ont pas d'équivalent ailleurs en Suisse occidentale, témoignent d'une production de terres cuites spécialement destinées à un usage funéraire jusqu'au 9e siècle au moins. |

3-2-10 **Tuile découverte en 1951 à Saint-Maurice – Condémines, Notre-Dame-Sous-le Bourg, en remploi dans une tombe du 8e ou 9e siècle (?). Elle porte une inscription réalisée avant cuisson qui rend compte d'une commande de tuiles pour un certain Magnus. 5e-6e s. Lapidaire de Saint-Maurice.**

3-2-11 **Tuile portant une inscription gravée avant cuisson : HELIODORUM EPISCOPUM TEGO NEMO ME TANGAT (« Je recouvre l'évêque Héliodore. Personne ne doit me déplacer »). Elle devait se trouver à l'origine à l'intérieur du tombeau de l'évêque. Vers 600. Lapidaire de Saint-Maurice.**

Bibliographie

Antonini 2015 | Beck à paraître | Castella/Escbach 1999 | Catteddu / Noizet (dir.) 2016, pp. 30-35 | Deslex 2014 | Duvauchelle 1999 | Eschenlohr 2002 | Goll (à paraître) | Jörg 1974 | Jörg 1977 | Paccolat 2011 | Paccolat/Moret 2018, pp. 187-201 | Pelet 1993 | SPM VI, 2005, pp. 83-87 ; pp. 340-342 ; pp. 226-231

Des artisans très spécialisés

L'artisanat

En plus des tâches agricoles proprement dites, toutes sortes d'activités en lien avec l'exploitation des fermes, l'alimentation et l'équipement des habitants étaient effectuées sur place pour l'usage quotidien : conservation et stockage des aliments, entretien des habitations et des outils, travail des textiles et du cuir pour les vêtements et la sellerie, fabrication de meubles etc. FIG 3-3-1. Dans les unités agricoles et les villages, comme à Develier et à Gamsen, certains habitants exercent des activités artisanales plus spécialisées. C'est le cas par exemple pour la fabrication de certaines étoffes particulièrement fines et de grande valeur (SL Textiles), productions régionales

3-3-1 **Choix d'ustensiles et d'outils artisanaux et agricoles de Develier-Courtételle : SPM VI, fig. 204**

3-3-2 **Plaque-boucle en os ou en bois d'élan sculpté découverte dans la tombe 659 de l'église de Vevey – Saint-Martin. Les scènes figurées sont inspirées de l'histoire de Jonas (à gauche des danseuses sur l'île de Ninive (?), à droite Jonas avalé par le monstre, au-dessus Jonas dans son bateau). 7e s. Long. XX cm. MCAH Lausanne.**

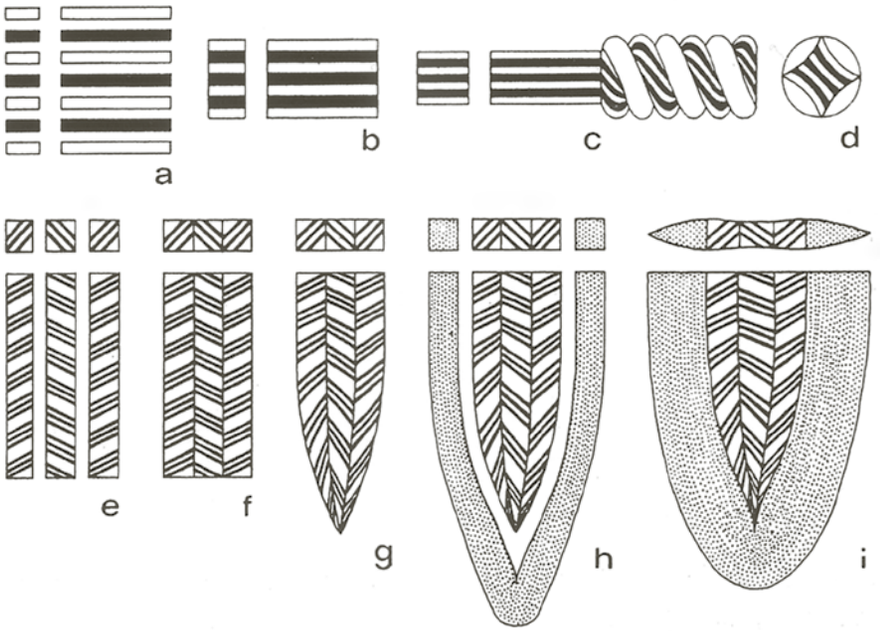
dont témoignent d'une part les vestiges d'ateliers mis au jour au sein des habitats (cf chap. 2), d'autre part des ustensiles comme les ciseaux (ou forces), les aiguilles et les fusaïoles découverts dans les tombes.

Le travail du cuir, illustré par de très petits fragments conservés par l'oxydation des objets métalliques, révèle également un savoir-faire très élaboré (SL Cuir). On emploie aussi d'autres parties de l'animal pour fabriquer divers objets, notamment les os, la corne et les ramures, matières utilisées par exemple pour la fabrication de peignes, de fusaïoles et de poinçons. Dans les nécropoles sont parfois mises au jour des plaque-boucles en os ou en bois d'élan, certaines très soigneusement sculptées comme celles de Vevey – Saint-Martin et de Mollens FIG 3-3-2. La forme et les scènes figurées sur ces objets les rapprochent des plaques-boucles en bronze dites « de Daniel » (voir ci-dessous), alors que leur matériau évoque les prestigieux objets en ivoire conservés dans les trésors d'églises, comme le diptyque de Géronde, la boîte à médicaments transformée en reliquaire et la boîte à onguent (ou pyxide) du Chapitre cathédral de Sion (fig. ? p. ?). Ces trois objets valaisans sont issus d'ateliers d'Italie ou de Méditerranée orientale.

L'habileté des forgerons

L'artisanat des métaux est celui dont les productions sont le mieux connues durant le Haut Moyen Âge entre Alpes et Jura. Le savoir-faire des forgerons s'exprime de manière spectaculaire au travers des armes et surtout des garnitures de ceinture mises au jour dans les tombes.

Dans la région, où le dépôt d'armes n'est pas habituel (voir chap. 5 et 7), nous n'en avons que peu d'exemples. Les plus fréquentes sont les épées, dont on distingue deux sortes : des épées longues à deux tranchants, rares, appelées spatha, et des épées plus



BASSES DEF A REMPLACER

courtes à un seul tranchant, plus nombreuses, les scramasaxes. Certaines spathas révèlent la mise en œuvre d'une technique très sophistiquée appelée « damas d'assemblage », qui consiste à forger ensemble des barres de fer doux et des barres d'acier pour obtenir une lame à la fois souple et résistante. À la fin du processus de fabrication, le polissage de la lame révèle des motifs en chevrons ou en ondes, en alternance noirs et blancs, qui ne sont généralement visibles que sur les radiographies des pièces **FIG 3-3-3**- Riaz T143, A<Z fig. 5). Les épées longues étaient généralement glissées dans des étuis en bois recouverts de cuir et garnis de fourrure à l'intérieur.

Certains scramasaxes bénéficiaient eux aussi d'une fabrication soignée, avec parfois des motifs gravés sur leur lame, à l'exemple de celui de Lausanne – Bel-Air T48 (fig. ??, chap. 5). Pointes de flèches, lances, pièces de bouclier et haches complètent la panoplie des armes attestées entre Alpes et Jura durant le Haut Moyen Âge. Le casque d'apparat découvert à l'embouchure du Rhône lors de travaux de dragage constitue quant à lui une découverte tout à fait exceptionnelle (fig. chap. 1). Il se rattache à une série de pièces similaires datées entre la seconde moitié du 5e et le début du 7e siècle, produites dans des ateliers d'Italie ou de Méditerranée orientale, et attribuées à des officiers de haut rang de l'armée byzantine.

3-3-3 Image en lien avec le damassage: épée de la tombe 143 de Riaz – Tronche-Bélon? Images demandées à Jacques le 28.03.2019

Une autre catégorie d'objets nécessitait un savoir-faire particulier : les boucles et les garnitures qui fermaient les ceintures (voir ENC garnitures de ceinture). Boucles simples et plaque-boucles prennent des formes variées qui évoluent rapidement au cours entre le 5e et le 7e siècles. Des plaquettes servant à suspendre des sacoches ou trousses de cuir, accrochées dans le dos, complètent les boucles et plaque-boucles des ceintures masculines. Tous ces éléments en fer portent souvent des décors élaborés, **FIG 3-3-4**, garniture de Sion-SLS) réalisés par damasquinage, sans doute exécutés par des artisans spécialisés. L'évolution des formes et des décors de ces garnitures constitue notre principal indicateur pour dater les sépultures des 6e et 7e siècles.

3-3-4 Garniture de ceinture en fer damasquiné d'argent de la tombe 407 de Sion – Sous-le-Scex. 7e siècle. MHY Sion.

Or, argent, bronze, verre et pierres : les couleurs des parures

L'orfèvrerie est un autre point fort du travail des métaux au Haut Moyen Âge. Sa qualité exceptionnelle se révèle non seulement au travers des découvertes funéraires, mais aussi dans les trésors de certaines abbayes et cathédrales, comme les pièces exceptionnelles du trésor de Saint-Maurice (fig. XX, XX et XX), le reliquaire d'Althée du Chapitre cathédral de Sion (fig. XX) ou encore la crosse de l'abbaye de Moutier-Grandval (voir p. XX ; enc chap 4). L'usage des métaux précieux comme l'or et l'argent fait que ces pièces ont d'emblée attiré l'attention des archéologues et favorisé leur conservation dans les milieux ecclésiastiques.

Les garnitures de ceinture comme fil conducteur

Les éléments métalliques qui ferment et décorent les ceintures sont les objets les plus fréquents dans les tombes du Haut Moyen Âge entre Alpes et Jura. Ces pièces vestimentaires connaissent une évolution rapide entre les 5e et 7e siècles, et constituent ainsi les marqueurs chronologiques les plus précis pour les sites régionaux.

Aux 5e et 6e siècle, les ceintures, tant masculines que féminines, sont fermées par des boucles simples en fer ou en bronze – ou plus précisément de différents alliages à base de cuivre – de forme ovale, parfois cintrée sur l'avant. Les exemplaires en fer peuvent être ornés de fines lignes damasquinées sur l'anneau ou sur l'ardillon. Certaines pièces sont complétées de plaquettes rectangulaires ou ovales ornées de motifs damasquinés, voire de pierres cloisonnées (fig.? St-Prex). Les boucles en alliages cuivreux deviennent de plus en plus massives au cours du 6e siècle. Parallèlement à ces fermetures simples apparaissent au 6e siècle également des fermoirs en bronze associés à des plaques rectangulaires, les plaque-boucles dites « de Daniel » (voir p?).

Dans les dernières décennies du 6e siècle, les boucles s'élargissent et sont agrémentées de plaques de formes diverses – circulaires, rectangulaires, trapézoïdales à extrémités découpées ou arrondies, etc. Boucles et plaques sont richement décorées de motifs géométriques (entrelacs, hachures et motifs en escalier ou en nids d'abeilles), ou animaliers (têtes, becs, griffes, parfois animaux entiers). Les éléments en fer sont damasquinés, c'est-à-dire que les décors sont réalisés avec des fils d'argent, de laiton et parfois d'or incrustés dans le fer par martelage, en suivant un dessin préalablement gravé.

Dans le courant du 7e siècle, on adjoint aux plaque-boucles des plaques de formes diverses, disposées à différents endroits de la ceinture : d'abord une contre-plaque, vis-à-vis de la plaque-boucle, puis, sur les ceintures masculines, une plaque dorsale, un peu plus tard encore des plaquettes verticales. FIG. 3-ENC-2-1. Si les ceintures masculines deviennent plus étroites, avec des plaques de forme plus allongées et à bords festonnés, les lanières de cuir des ceintures féminines sont de plus en plus larges, fermées par des plaque-boucles et contre-plaques pouvant atteindre 8 à 10 cm de large pour près de 20 cm de long. Les motifs géométriques dominent toujours mais se simplifient peu à peu, alors que les motifs animaliers sont de plus en plus stylisés. Les surfaces plaquées d'argent, parfois ornées de bandeaux portant des motifs simples – losanges, barrettes, croix – deviennent de plus en plus importantes dans les décors de la deuxième moitié du 7e siècle.

Vers la fin du 7e siècle et au début du 8e siècle, l'évolution s'inverse et l'on trouve à nouveau des ceintures beaucoup plus étroites, avec des boucles simples en fer, éventuellement complétées d'une petite plaque rectangulaire ou carrée. La disparition des objets dans les tombes, due à des changements des pratiques funéraires à cette période (voir CH7), nous prive toutefois de ces précieux jalons chronologiques pour les siècles suivants.

Bibliographie

SPM 6, pp. 182-202 I
Steiner 2011, pp. 89-133

3-2-1 La Tour-de-Peilz – Clos d'Aubonne, T332. Garniture de ceinture masculine composée à l'origine d'une seule plaque-boucle à décor géométrique, complétée d'abord par une contre-plaque et une plaque dorsale à décor d'entrelacs à têtes animales, puis de deux plaquettes verticales différentes. 7e s. MCAH Lausanne, Fibbi-Aeppli, Grandson.

3-3-7 Ardon (VS). Fibule quadrilobée recouverte d'une feuille d'or ornée de filigranes et de divers éléments sertis: disques d'os (ou d'ivoire ?), grenats, pierres ou pâtes de verre bleues etc. 7e s. MHV Sion.

Boucles d'oreille, bracelets et surtout fibules (broches servant assembler les pans d'un vêtement) découverts dans les tombes sont soigneusement ouvragés et souvent richement décorés FIG 3-3-7. La mise en œuvre de différentes techniques ornementales comme le niellage et le filigrane soulignent la grande maîtrise des orfèvres d'alors. Ces parures connaissent en outre une forte évolution du 5e au 10e siècle, ce qui contribue à la grande variété des formes répertoriées. Si l'on trouve parfois des séries de parures similaires (petites fibules en forme d'oiseaux ou de chevaux, ou encore ansées à digitations; grandes fibules circulaires ou quadrilobées en or etc.), l'impression reste que chacune est une pièce unique. Ainsi les séries peuvent être réalisées à partir d'une même matrice, mais chaque bijou est ensuite travaillé et décoré pour lui-même.

Pour les parures, les métaux sont souvent complétés par l'emploi de pierreries ou d'éléments en verre apportant une grande variété de couleurs. Aux 5e et 6e siècles, on trouve par exemple des fibules ornées de

3-3-8 À gauche: fibules discoïdes plaquées d'or, ornées de filigranes et de pierres serties. Berolle? (inv. 2804, à gauche) et Montricher? (inv. 33871, à droite). 6e-7e s. À droite, en haut: deux paires de fibules ansées digitées ornées de grenats cloisonnés. Saint-Sulpice T97 et Saint-Prex T100. Deuxième moitié 5e -vers 600. En bas: petites plaque-boucles ornées de grenats cloisonnés et de petits disques d'os teintés en vert. Saint-Prex T ?? et Saint-Sulpice T144. Deuxième moitié 5e - vers 600. MHAVD Lausanne.

grenats cloisonnés FIG 3-3-8. Les pierres, translucides et de couleur rouge foncé, sont taillées en plaquettes de formes précises et serties dans un réseau de compartiments réalisé en métal précieux. Elles sont déposées sur une feuille d'or ou d'argent, souvent gaufrée, ce qui augmente leur luminosité. La face principale du reliquaire de Teudéric et la crosse dite de Saint-Germain (figs. chap. 4) mettent en œuvre de façon spectaculaire cette même technique. Si les fibules sont originaires du nord de la Gaule, ces deux objets prestigieux proviennent probablement d'ateliers de Souabe (région d'Augsbourg, à l'est du lac de Constance) et sont datés du 7e siècle: ils sont ainsi contemporains des œuvres du célèbre orfèvre et évêque Eloi, ministre des finances de Dagobert Ier – le grand saint Eloi de la chanson. Un atelier d'orfèvre a peut-être existé au sein même de l'Abbaye de Saint-Maurice, mais, dans la plupart des cas, ce sont les artisans eux-mêmes qui se déplaçaient pour réaliser des commandes importantes.

Au 7e siècle, on trouve des fibules plus grandes, dont la base est un caisson de bronze recouvert d'une feuille de bronze doré, parfois d'une feuille d'or. Cette base est ornée de motifs estampés (ou imprimés à l'aide d'un poinçon), de filigranes ou de grènetis, et agrémentée de pierres ou de perles de verre de différentes couleur montées en bâtes (c'est-à-dire serties dans de petits logements individuels).

La production des éléments colorés en verre est sans doute locale ou régionale, comme en témoignent les très nombreuses perles qui composent les colliers retrouvés dans les tombes FIG 3-3-9. Ces dernières, très fréquentes dans les régions plus influencées par les pratiques germaniques, révèlent une très grande diversité de formes, de couleurs et de décors, variables selon les régions et les périodes. Les pierres précieuses et semi-précieuses utilisées en orfèvrerie – grenats, émeraudes, améthystes, saphirs, rubis etc. – sont en revanche généralement importées, tout comme les perles naturelles (voir ci-dessous p. ??), du moins lorsqu'elles ne sont pas reprises sur d'anciens bijoux.

Le bronze est utilisé dans toutes sortes de parures comme les boucles d'oreille et les fibules. Ces bijoux semblent alors constituer des versions moins précieuses que ceux en or et en argent, mais on trouve aussi des accessoires vestimentaires originaux, existant presque uniquement en bronze, comme les fibules ansées symétriques et les petites agrafes à double crochet. Ce deux derniers types d'objets peuvent être associés par paires et rattachés à une chaînette (fig. ? chap. 7 La TdP T94).

3-3-9 Collier de perles de verre et boucles d'oreille en argent de la tombe T166B de Lausanne – Bel-Air. Dernier tiers 6e-premier tiers 7e s. MHAVD Lausanne, Y. André (?).

Entre Alpes et Jura, les productions de bronze sont illustrées principalement par une série d'objets exceptionnels: les plaque-boucles dites «de Daniel». Ces fermetures de ceinture – parfois de chaussure FIG 3-3-10 – particulières, qui dérivent sans doute des garnitures romaines tardives (cf. fig. XX, Arruffens), sont formées de boucles courtes associées à des plaques finement ornées, le plus souvent de motifs ou de scènes figurées tirées de l'iconographie chrétienne. Si certaines scènes semblent uniques, comme celles des exemplaires de La Tour-de-Peilz T167 (fig. p. XX chap. 5) et La Roche-sur-Foron (fig. chap. 4), la plupart ont été produites en plusieurs exemplaires, figurant la même composition et les mêmes motifs, éventuellement retravaillés individuellement. L'un des premiers groupes à avoir été identifiés est celui figurant la scène de Daniel

3-3-10 Genève – Saint-Laurent, T??. Petite plaque-boucle (de chaussure ?) en bronze à décor animalier. 6e siècle (?). SCA Genève.

3-3-11 Plaque-boucles en bronze du groupe D, dites «de Daniel», des 6e-7e siècles. À droite, série portant le motif d'un personnage dans un cercle (de haut en bas: Échandens, MCAH inv. 7026; Bofflens MCAH inv. 523; Bavois MCAH inv.33808). En haut à gauche, scène de Daniel dans la fosse aux lions (Cossonay, MCAH inv. 586; long. 8,8 cm); en bas à gauche, canthare orné d'un masque placé entre deux griffons (??). MCAH Lausanne.

dans la fosse aux lions FIG. 3-3-11, qui illustre l'épisode au cours duquel le prophète a dompté les fauves affamés, alors qu'il était enfermé dans l'arène avec eux (*Livre de Daniel*, 14, 23-41) : au lieu de le dévorer, les lions sont venus lui lécher les pieds. La scène figurée sur les plaque-boucles, qui a donné son nom à l'ensemble des productions de ce type, montre un personnage central aux bras levés, encadré de deux fauves dont les têtes s'inclinent en direction de ses pieds. Elle est clairement identifiée grâce aux inscriptions reportées sur plusieurs exemplaires (fig. ?; ex. de Lavigny, chap. 5).

D'autres groupes de scènes identiques sont identifiables, comme celle représentant des personnages, seuls ou côte-à-côte, avec les bras levés (des orants ou peut-être des apôtres) FIG. 3-3-12, celle des griffons de part et d'autre d'une croix, ou encore des variations de la scène de Daniel avec des griffons à la place des lions ou un masque humain sur un vase à la place de Daniel. Les découvertes de plusieurs de ces séries se concentrent entre le Léman et le lac de Neuchâtel ou, de façon plus large, en Suisse occidentale et dans la région lémanique. D'autres connaissent une répartition beaucoup plus large sur le territoire de la Burgondie franque, voire jusque dans le nord de la Gaule.

On peut avancer avec une relative assurance qu'une partie au moins de ces plaque-boucles provient d'ateliers situés en Suisse occidentale. La qualité de certaines pièces, et surtout le rapport étroit de leur iconographie avec les textes bibliques suggèrent que ces ateliers étaient liés, voire même installés dans les monastères : c'est du moins ce que laisse entendre l'inscription d'une plaque-boucle découverte dans la nécropole d'Yvoire (Haute-Savoie), qui désigne le prêtre Alius comme étant son fabriquant. Sans parler des ecclésiastiques-artisans mentionnés dans les sources écrites, comme l'évêque Léon de Tours, ancien charpentier, et l'orfèvre saint Eloi, déjà mentionné.

3-3-12 **Plaque-boucle en bronze figurant un orant placé horizontalement. Tolochenaz ? MCAH Lausanne.**

Trésors ecclésiastiques

Pierre Alain Mariaux

3-3-13 Vase dit « de saint Martin ». Alexandrie ou Rome ?. 1er s. av. J.-C. (vase) ; royaume burgonde ?, fin 5e-début 6e s. (monture). H : 20.3 cm. Trésor de l'Abbaye de Saint-Maurice (inv. 4).

Si l'on met de côté les objets retrouvés dans les contextes funéraires, telles les plaque-boucles d'os ou de métal (voir fig. XX-XX), ce sont les trésors d'églises (Saint-Maurice, Sion) qui conservent et transmettent, parfois après des modifications consécutives à un remploi fonctionnel, d'antiques objets (sans oublier les deux grands ensembles de textiles, pour la plupart orientaux, que conservent ces deux trésors ; voir pp. XX-XX). Ainsi, le vase dit « de saint Martin » FIG. 3.3.13, Vase de St-Martin), une aiguière de sardonyx du 1er siècle av. J.-C., est doté d'une monture de métal au début du 6e siècle. La boîte médicinale ornée d'Esculape et Hygie, datée du début du 5e siècle, est christianisée à une date inconnue par une croix tracée entre les deux personnages, à hauteur des visages (voir fig. XX). La pyxide de Sion (voir fig. XX), que l'on date du 6e siècle, pose le cas intéressant du ou des remplois au cours du Moyen Âge. Abstraction faite de son couvercle de bronze, avec sa serrure proéminente fruit d'une adjonction médiévale, il est difficile de considérer que cet objet ait pu servir dès l'origine de réceptacle pour le corps eucharistique (l'hostie), l'usage de petits disques de pain azyme ne semblant pas antérieur à la fin du 7e siècle (concile de Tolède, 693), voire au 9e siècle avec l'apparition de fers à hostie. Son décor renvoie certes au sacrifice du Christ, mais il désigne également le soin voué aux défunts ; la comparaison avec des exemplaires contemporains désigne plutôt une boîte à onguent.

Le culte des reliques explique en grande partie la constitution d'un trésor ecclésiastique : les dons de reconnaissance effectués par les fidèles, consistant en de petits objets, pierres précieuses, pièces de monnaie, etc., favorisent en effet le prestige et l'opulence d'un centre spirituel.

En l'absence de sources documentaires, il est difficile de préciser le lieu de production des divers objets conservée, vraisemblablement situé le plus souvent en dehors du territoire sous enquête. Le reliquaire d'Althée (fig. XX ; face avec les émaux) présente des plaquettes

d'émail, certes remontées au 17e siècle, mais dont l'origine salzbourgeoise ne semble guère faire de doute, tandis que le coffret de Teudéric (fig. XX et XX) provient de Souabe, si l'on se fie au camée de verre qui orne sa face principale et à l'inscription de son revers. Cette dernière explicite les différents acteurs impliqués dans sa fabrication (voir chap. 5). Il n'est cependant pas exclu d'envisager le déplacement des artisans, appelés à travailler *in situ*, surtout lorsqu'il s'agit de magnifier les restes de saints vénérés.

Parler d'« arts appliqués » pour le Moyen Âge, plus particulièrement pour ses premiers siècles, résulte d'une simplification pour le moins brutale, qui plonge ses racines dans la Renaissance du 15e siècle (voir Encadré). L'expression ne rend en effet pas justice des voies subtiles de la création au cours du Haut Moyen Âge, encore moins de l'équilibre fragile entre matière, forme et décor, qui caractérise la production artisanale médiévale dans son ensemble. Certes, on ne peut nier la dimension fonctionnelle de cette production : qu'ils soient ornés ou non, une plaque-boucle, une pyxide, un reliquaire servent avant tout à maintenir les deux extrémités d'une courroie de cuir autour de la taille, à garantir le transport, à préserver la qualité d'un onguent ou d'un fard et à conserver les restes d'un héros particulièrement vénéré. Au-delà des typologies dans lesquelles on les enferme volontiers et qui, mal interprétées, ont pu conduire à des raccourcis stériles – il suffit ici de rappeler l'attribution abusive de certains types de boucles de ceinture aux Alamans ou aux Burgondes –, chacun de ces objets en dit toujours un peu plus, pour peu qu'on veuille l'éloigner de son contexte local afin de le considérer non comme un témoin de la périphérie, mais comme l'expression d'un centre, qu'il fut de production ou de consommation. Chacun de ces objets résulte ainsi de la mise en œuvre de matériaux spécifiques, choisis pour leurs qualités esthétique (couleur, effet, etc.) ou fonctionnelle (ductilité, dureté, etc.), dans une technique appropriée (fig. XX ; bourse d'Adalric). De plus, pour chacun d'eux sont ménagés des espaces ou des surfaces susceptibles de recevoir un ornement, une scène figurée ou une inscription. Aussi, l'étude de la production des « arts appliqués » en Suisse occidentale pendant le Haut Moyen Âge doit-elle se fonder avant tout sur une étude matérielle rigoureuse, en s'intéressant aux matériaux mis en œuvre (or, argent, ivoire, os, etc.) comme aux techniques (damasquinage, sertissage, taille, gravure, etc.), identifier et interroger les possibles situations de remploi, avant de considérer le décor et les inscriptions, lorsqu'il y en a.

Bibliographie

Blanc *et al.* 2001 | Borel 2015 | Caplan/Notari 2015 | Golay 2013 | Graenert 2005 | Les Mérovingiens 2016, pp. 37-45, 188-249, cat. no 144 | Leuch-Bartels 1996 | Mariaux (dir.) 2015 | Schnyder 1979 | Spycher 1988 | SPM 6, pp. 202-213 | Steiner 1995 | Steiner 2003 | Thurre 1987 | Treffort/Serralongue 1997 | Treffort 2002 | « Von Füssli bis Ars Helvetica : Kunstgeschichte in der Schweiz », *NMAH.* 38.1987.3.

3-3-14 Bourse d'Adalric. Os sculpté et plomb. Face principale et une de faces latérales. Royaume franc ?, 8e s. H : 9.5 cm ; L : 10 cm ; P : 4.5 cm. MHV Sion, inv. 13104.

Au fil d'un parcours savant : l'histoire de l'art du Haut Moyen Âge

Pierre Alain Mariaux

FIG. 1 **Bourse-reliquaire d'Althée, face principale ornée d'émaux. Ces derniers sont du Haut Moyen Âge mais ont été déplacés lors d'une restauration au 17e s. Fin 8e-début 9e s. MHV Sion, dépôt du Chapitre de Sion.**

L'histoire des arts appliqués du Haut Moyen Âge en Suisse reste à écrire. Mais comment définir ce territoire ? Ne risquons-nous pas de créer, de manière totalement arbitraire, une unité qui n'a aucune raison d'être, pour reprendre une interrogation de Georg Germann ? Un cheminement historiographique s'impose, qui nous entraîne de Jean-Daniel Blavignac à Joseph Gantner et sa *Kunstgeschichte der Schweiz* en quatre volumes, parue entre 1936 et 1962, en passant par Johann Rudolf Rahn, le père de l'histoire de l'art helvétique moderne. Dans l'avant-propos de sa *Geschichte der bildenden Künste in der Schweiz* (1873-1876), ce dernier signalait la pauvreté de notre pays en œuvres de très haute qualité, contrairement aux pays voisins – *« Die Schweiz ist arm an höheren Werken der bildenden Kunst »* –, et la difficulté de saisir une unité de la création artistique en Suisse pendant tout le Moyen Âge.

C'est l'intuition tout à fait géniale du premier historien à traiter du Moyen Âge helvétique, le Genevois Jean-Daniel Blavignac, auteur d'une *Histoire de l'architecture sacrée du quatrième au dixième siècle dans les anciens évêchés de Genève, Lausanne et Sion*, parue en 1853, d'aborder les territoires en évêchés. Son ouvrage « est destiné à faire connaître, au moyen des constructions de trois évêchés célèbres de la Suisse, la marche de la science architecturale dans ces temps obscurs, pour lesquels l'absence de monuments écrits ne laisse que l'analyse de la forme pour guide de l'appréciation chronologique. » L'auteur est conscient qu'il esquisse une histoire de l'art du Moyen Âge sur une contrée de « médiocre étendue », mais ô combien significative selon lui : « placée sur le point de communication entre le Midi et le Nord, [cette contrée] offre le plus grand intérêt : tour à tour principe et conséquence, l'architecture des anciens évêchés de Suisse romande offre, dans un espace réduit, l'histoire des phases de l'art dans des contrées beaucoup plus vastes. »

Outre le nécessaire regard historiographique, il convient de revenir aux œuvres, principalement des arts mineurs (orfèvrerie, enluminure, textile), pour en montrer la richesse et la diversité. Ce double regard doit permettre d'échapper à une histoire de l'art comparatiste, fondée dans une histoire des styles conduisant à forger le concept d'« anachronisme artistique », pour expliquer les phénomènes de retard stylistique constatés dans la production artistique du pays. Il s'agit donc d'échapper à une histoire de l'art explicitée en termes de centre et de périphérie, la Suisse étant alors un territoire provincial dont la production artistique est forcément en retard sur les grandes réalisations des pays alentours. Basées sur des investigations archéologiques et des analyses matérielles systématiques, les études récentes des centres majeurs du premier Moyen Âge, tels Müstair ou Agaune, ont fortement contribué à dégager une position commune. Ces résultats invitent à revenir sur les œuvres du Haut Moyen Âge dont le territoire suisse regorge sous la forme de bâtiments, de peintures murales, de sculptures, d'objets orfévrés, de textiles, de manuscrits. Or, la Suisse ne constituant pas une unité territoriale entre Antiquité et Haut Moyen Âge, cette production artistique ne peut être étudiée dans la seule perspective helvétique. Elle doit au contraire être comprise dans le flot d'influences diverses, par exemple irlandaises dans le cas de l'enluminure produite à Saint-Gall à partir de l'abbatiat de Waldo de Reichenau (740-814). Les territoires que nous étudions se confondant avec les diocèses et les archidiocèses, c'est en tenant compte de cette complexité géographique qu'il faut tenter l'écriture d'une histoire de l'art suisse, en repartant peut-être de la christianisation progressive de notre pays.

Bibliographie

Blavignac 1853 I Gantner 1968 I Ganz 1960 I Germann 1984 I Rahn 1873-1876

FIG. 2 **Inscription dédicatoire figurant sous le fond de la bourse-reliquaire d'Althée. HANC CAPSAM DICATA IN HONORE SCE MARIAE ALTHEUS EPS FIERI ROGAVIT (« L'évêque Althée a demandé de fabriquer ce coffret en l'honneur de sainte Marie »). Fin 8e-début 9e s. MHV Sion, dépôt du Chapitre de Sion.**

Les échanges

L'Antiquité tardive, un âge d'or des importations ?

Les échanges commerciaux évoluent considérablement entre la fin de l'Empire romain et l'an mille. Bien que rare, le mobilier céramique des 4e-5e siècles découvert en Suisse occidentale éclaire un monde commercial en mutation. Si les ensembles genevois et vaudois de la seconde moitié du 4e siècle (ville de Genève, Saint-Prex) s'avèrent quasiment dépourvus d'importations, la totalité de la vaisselle de table étant en céramique régionale à revêtement argileux (CRA) (fig. XX, pichet Sézegnin), l'ensemble d'Argnou – Les Frisses (VS) se distingue par un taux d'importation s'élevant à 7,5%. On relèvera ainsi, aux côtés d'une amphore tunisienne, la présence de céramiques sigillées nord-africaines et de l'Argonne (nord-est de la France). L'attestation de ces céramiques de l'Argonne, dont la datation ne saurait être antérieure à 351

3-4-2 **frag. céramique plombifère**

3-4-3 **Fibules discoïdes en bronze doré issues d'ateliers byzantins, ornées de scènes figurées. a) Adoration des Mages (Attalens, env. 600; diam. 5,4 cm; MAH Fribourg, inv. 5823). b) Cavalier terrassant un monstre (Salomon?) (Oron, 6e siècle, diam. 7 cm; MN Zurich, inv. A 27589).**

de notre ère, est la plus ancienne connue à ce jour en Suisse occidentale.

À Genève et à Sion, deux ensembles de céramiques du 5e siècle soulignent un nouvel essor des importations: elles représentent respectivement 20 et 26% du mobilier recueilli. À Genève, ces importations proviennent essentiellement du bassin méditerranéen (amphores tunisiennes, d'Asie Mineure et de Gaza; FIG 3-3-1; amphores de Sion?), et de la basse vallée du Rhône (dérivées de sigillées paléochrétiennes). On relève une situation plus diversifiée en Valais. Les 54 amphores originaires d'Afrique septentrionale, de Palestine et d'Italie ainsi que les dérivées de sigillées paléochrétiennes de la basse et moyenne vallée du Rhône y côtoient des sigillées d'Argonne et des céramiques plombifères importées du nord de l'Italie FIG 3-3-2, alors que la typologie des céramiques à revêtement argileux est largement inspirée de celle en vogue au sud des Alpes. La présence de gobelets en verre et de récipients culinaires en pierre ollaire est un trait commun aux deux ensembles.

En parallèle à ce flux soutenu d'importations céramiques, des textiles d'origine byzantine parviennent jusqu'à Sion (SL-8 soieries; fig. tissu Néréides) et à Plan-Conthey (SL chap. 7). Ces données évoquent une période économiquement faste, au cours de laquelle les échanges à moyenne et longue distance persistent.

Le Haut Moyen Âge: de la rareté des témoignages à la richesse des échanges

Contrairement aux objets en métal, le vaisselier en céramique perd sa représentativité dès le 6e siècle. Les rares ensembles céramiques datés entre la fin du 6e et le 7e siècle à Payerne, Cuarny (VD) et Avenches ne révèlent plus que des productions régionales. Seule la présence récurrente de pierre ollaire au sein de toute la région concernée (SL-3 Pierre ollaire) et l'apparition épisodique de céramiques culinaires d'importation de l'atelier bourguignon de Sevrey (à Perly et à Morat – Combettes; SL chap. 2) soulignent le maintien d'échanges de biens suprarégionaux.

Des amphores d'Asie Mineure sont toutefois observées à Genève jusqu'au 6e siècle, et les soieries byzantines conservées dans les trésors ecclésiastiques témoignent d'échanges avec la Méditerranée orientale même au-delà. Arrivés entre le 8e et le 12e siècle avec les reliques qu'ils enveloppent, ces précieux textiles sont issus d'ateliers byzantins ou d'Asie centrale (fig. ?? SL 8).

Deux fibules discoïdes en bronze doré ornées de motifs au repoussé, mises au jour dans des sépultures d'Oron (VD) et d'Attalens (FR) FIG. 3-4-3, sont elles aussi issues d'ateliers byzantins. Encore plus éloignés sont les centres de production des petites perles de verre découvertes dans des tombes de La Tour-de-Peilz, dont les analyses effectuées tout récemment ont montré qu'elles provenaient du sud de l'Inde ou du Sri-Lanka (3-SL-7 verre échange). Il ne s'agit pas là d'un exemple isolé puisque une partie au moins des matériaux mis en œuvre par les orfèvres proviennent eux-aussi d'Asie (5e-6e siècles). Si l'on ajoute à ces échanges avec l'Orient ceux mis en évidence d'une part avec la Baltique grâce aux perles d'ambre, d'autre part avec l'Europe centrale pour les améthystes et les grenats, force est d'admettre le maintien de circulations à large échelle pendant une grande partie du Haut Moyen Âge. Ces témoins archéologiques illustrent certains passages des textes contemporains, par exemple de Grégoire de Tours, mentionnant des marchands juifs et syriens actifs en Gaule au 6e siècle encore, ainsi que, dans certaines villes, d'organisations de commerçants comparables à celles de l'époque romaine.

Dès le 9e siècle : l'amorce d'un renouveau commercial

L'époque carolingienne marque un regain d'intérêt pour les voies de communication nord-sud du plateau suisse, situé au cœur de l'Empire. Ainsi, en 846, la résidence royale d'Orbe sert de lieu de conférence aisément accessible pour les dirigeants carolingiens (voir chap. 1, p. XX).

Si ce même Plateau traverse une véritable période « acéramique », sa frange occidentale révèle un renouveau des productions de vaisselle de stockage et culinaire. La vaisselle mise au jour dans le grand édifice du Parc de La Grange, aux portes de Genève (voir chap. 2, pp. XX), comprend une gamme de pots à cuire à bord en bandeau du 9e siècle, accompagnés par de rares récipients en céramique plombifère ou à pâte claire, destinés au stockage.

À partir du 10e siècle, des découvertes dans le canton de Genève, sur le site ecclésiastique de Vuillonnex (SL chap. 4) et dans les habitats ruraux de Perly et de Compesières soulignent la permanence de l'importation de vases en pierre ollaire ainsi que l'émergence d'une nouvelle gamme de vaisselle culinaire, les pots à fond bombé. En partie importés de la moyenne vallée du Rhône – ceux dont les fonds portent des marques –, ils reflètent un retour en force des récipients culinaires, un retour également documenté à Belfaux (FR), à Morat et à Berne. La production régionale deviendra également plus vigoureuse à partie des 12e et 13e siècles à Genève : des pots et des pichets à glaçure plombifère témoignent d'une prospérité économique retrouvée qui nous conduit au cœur du Moyen Âge.

Pour la période carolingienne, à la rareté des découvertes d'habitat s'ajoute la disparition généralisée des objets des sépultures, au profit de dons effectués en faveur de l'Eglise. Cette nouvelle pratique nous prive des informations fournies jusque là par le mobilier funéraire sur les réseaux d'échange à moyenne ou à longue distance. Les objets des trésors d'églises, notamment les soieries enveloppant les reliques, qui voyagent à travers toute l'Europe, suggèrent toutefois que la circulation des biens ne s'est pas totalement arrêtée. Même si leur parcours et la chronologie de leurs déplacements sont plus difficiles encore à établir, les manuscrits conservés jusqu'à l'aube du 20e siècle dans plusieurs monastères (Moutier – Grandval notamment, cf. fig. ? p. ?), issus des principales abbayes d'Europe occidentale, témoignent quant à eux de la circulation des hommes et des idées (voir chap. 6).

Bibliographie

Castella/Eschbach 1999 | Deslex et al. 2014 | Dubuis, Haldimann et Martin-Kilcher 1987 | Eschenlohr 2002b | Gubler 2012 | Guichon/Hervé 2015 | Haldimann/Steiner 1996 | Haldimann 1999 | Haldimann 2002 | Hervé/Steiner 2016 | Joguin 2014 | Paccolat, à paraître | SPM 6, pp. 352-361 | SPM 7, p. 39 | Steiner 1995 | Terrier 2014 | Weidmann/Klausener 1984

Survol de l'histoire monétaire du Haut Moyen Âge

Carine Raemy Tournelle, Patrick Elsig et Jenny Balet

Rencontre entre l'Orient et l'Occident près du Léman

Pour les historiens, l'Antiquité s'achève en 476 avec la chute de l'Empire romain d'Occident, mais si les scientifiques ressentent le besoin de classer et diviser le passé en périodes distinctes, les hommes et les femmes des 4e-5e siècles ont sans doute franchi cette limite sans même s'en rendre compte. En parallèle des sources écrites et des objets archéologiques, les monnaies, si menues soient-elles, apportent des indications supplémentaires sur les événements politiques et économiques, en particulier grâce à leur circulation étendue.

La chute de l'Empire romain

La scission définitive entre les empires d'Occident et d'Orient s'est déjà produite en 395, à la mort de Théodose, dernier maître de l'Empire romain uni. Depuis 455, les empereurs d'Occident sont nommés par les rois barbares et la tension ne se limite pas à la péninsule italienne. Comme dans toute période de transition, la circulation monétaire ne subit pas de modification immédiate. En témoigne la demi-silique mise au jour sur le site abbatial du Martolet à Saint-Maurice FIG 001 demi-silique) : émise par Majorien (457-461), l'un des derniers empereurs d'Occident, elle est retrouvée en Valais alors que cette région s'est révoltée contre l'Empire vers 457 déjà pour faire allégeance aux fédérés burgondes. À quelques dizaines de kilomètres, un *solidus* frappé à Constantinople par l'empereur d'Orient Zénon (474-491) est découvert près d'Euseigne, dans le Val d'Hérens FIG 002 solidus or). Ainsi, nous constatons que sous nos latitudes, les productions romaines occidentales côtoient les frappes orientales (dites aussi byzantines). La datation et la provenance du *solidus* rappellent en outre un évènement particulier: en 489, le roi ostrogoth Théodoric est envoyé en Italie par l'empereur Zénon pour destituer l'usurpateur Odoacre qui gouvernait l'Empire d'Occident depuis 476.

Vers le monnayage médiéval

Au crépuscule du 5e siècle, le monnayage ne subit pas de changements abrupts. Héritière directe de la tradition monétaire antique, la monnaie que l'on qualifie de

001 Demi-silique en argent, Empire romain d'Occident, Majorien (457-461), atelier indéterminé. Trouvée sur le site abbatial du Martolet à Saint-Maurice.

002 *Solidus* en or, Empire romain d'Orient, Zénon (474-491), Constantinople, 476-491. Trouvé près d'Euseigne sur la route menant à Mâche.

médiévale dès cette période est également un instrument du pouvoir : objet de propagande et source de revenu, elle est indissociable de l'économie, bien que son utilisation ne soit pas systématique dans les échanges quotidiens. Dès le 6e siècle, Burgondes, Wisigoths, Ostrogoths, Lombards et Francs battent monnaie en imitant les modèles byzantins. Les principales dénominations sont le *solidus* d'or (sou) créé par Constantin (307-336) et les *tremisses* ou triens (1/3 de sou). Le monopole impérial de l'or est respecté, car ces deux espèces sont frappées au nom et à l'effigie de l'empereur. Par exemple, sur le *solidus* du roi ostrogoth Athalaric (526-534), trouvé dans la nécropole de Dully (VD) FIG 003 solidus Dully), la titulature est au nom de l'empereur Justinien Ier (527-565). En Italie, la conservation d'un caractère pseudo-romain a même perduré jusqu'à la fin du 7e siècle, comme le prouve le *tremissis* lombard de cette époque frappé au nom de Maurice-Tibère (582-602, FIG 004). L'introduction de petits monogrammes, notamment sur les frappes burgondes au nom d'Anastase dès le règne de Gondebaud (480-516), marque cependant un tournant. La substitution complète de la titulature impériale par celle du roi apparaît quelques décennies plus tard, vers 540, avec les émissions du roi des Francs Théodebert.

003 *Solidus* en or, Royaume ostrogoth, Athalaric (526-534) au nom de l'empereur Justinien, Ravenne ? Trouvé dans la nécropole mérovingienne de Dully. MCAH Lausanne. (diam. 22 mm).

004 *Tremissis* en or, Royaume lombard, roi indéterminé, au nom de Maurice-Tibère (582-602), Pavie?, seconde moitié du 7e siècle. Trouvé dans le canton de Vaud, lieu inconnu. MCAH Lausanne. (diam. 18 mm).

005 *Tremissis* en or frappé par le monétaire Mundericus sous le règne de Théodoric II (595-612), Sion. Trouvé sur la colline de Géronde à Sierre.

006 *Tremissis* en or frappé par le monétaire Romanus sous le règne de Dagobert (629-639), Saint-Maurice. Trouvé à Moudon? MCAH Lausanne. (diam. 16 mm).

007 *Tremissis* en or frappé par un monétaire indéterminé, au nom de l'empereur Justinien, pendant le règne de Gontran (561-592), Lausanne. Trouvé à Prilly. MCAH Lausanne. (diam. 16 mm).

Dès lors, les *monetarii*, qualifiés de magistrats monétaires, frappent des pièces d'or en leur nom dans plus de 1200 ateliers, parmi lesquels Sion, Saint-Maurice d'Agaune, Lausanne FIG 005 006 007, Genève, Avenches, *Vindonissa* (aujourd'hui Windisch AG) et Bâle. Toutefois, des émissions byzantines circulent encore dans nos régions, comme le prouve la découverte d'un quart de silique frappé par Justin II (565-578) et recueilli sur le site abbatial de Saint-Maurice, dans la tranchée de fondation

008 Demi-silique en argent, Empire romain d'Orient, Justin II (565-578), Ravenne. Trouvé sur le site abbatial de Saint-Maurice.

d'un caveau funéraire. Il permet de dater l'église correspondante au plus tôt à la fin du 6e siècle FIG 008.

Au 7e siècle, l'or, provenant principalement de la Méditerranée et en particulier du monnayage byzantin, se raréfie. La conquête musulmane de l'Afrique byzantine (Maghreb actuel) n'y est pas étrangère. Vers 650, l'influence économique et monétaire change sensiblement au profit du nord de l'Europe et des espèces anglo-saxonnes et frisonnes en argent apparaissent : les *sceattas*. Dans les années 670-675, une nouvelle espèce mérovingienne est créée : le denier, du nom de l'antique monnaie romaine (un sou vaut dès lors 12 deniers). En premier lieu, il complète le *tremissis* d'or avec une apparence et un poids similaire, puis le surpasse en nombre. Avec sa moitié l'obole, il inaugure l'ère du monométallisme argent, caractéristique du Moyen Âge européen puisqu'il dure près de six siècles. Ni les *sceattas*, ni les deniers mérovingiens, très rares, ne semblent circuler dans nos régions, puisqu'à notre connaissance aucun exemplaire n'a été trouvé en Suisse. En revanche, il existe des exportations de frappes locales, comme l'atteste le *tremissis* du monétaire Betto de Sion, frappé sous le règne de Dagobert (629-639) et trouvé à Irby upon Humber sur la côte est de l'Angleterre. Si dans le canton du Valais la majorité des frappes sont indigènes, les trouvailles mérovingiennes en or de la région lémanique, pour la plupart issues de contextes funéraires, proviennent non seulement d'ateliers locaux et du Valais (Sion et Saint-Maurice), mais aussi d'Aoste, Amiens, Chalon-sur-Saône FIG 009, Limoges, Lyon, Meaux, Orléans, Saint-Jean de Maurienne, Tours, Uzès, Vienne (Isère), etc. Cette diversité prouve une circulation monétaire déjà soutenue aux 6e et 7e siècles, témoignant d'échanges au sein du royaume burgonde, puis de la Burgondie franque, ainsi qu'avec d'autres régions du royaume franc.

Pendant l'ère mérovingienne, les autorités émettrices se multiplient. Il s'agit le plus souvent de villes et d'abbayes mais aussi de puissants particuliers (comme Nemfidius, patrice de Marseille) qui ne font pas systématiquement référence au pouvoir royal. Par conséquent, à cette époque, du droit de propriété semble découler le droit de battre monnaie, non légalement, mais dans les faits.

Le retour du monopole monétaire impérial

Une réforme devient alors nécessaire et Pépin le Bref, maire du palais de 741 à 751, puis roi des Francs jusqu'en 768, en est à l'origine. Il reprend le contrôle de l'émission des monnaies en 755 (capitulaire de Vernon) et se pose en seul garant en imposant un poids de référence et en signant ses productions de son monogramme RP (*Rex Pipinus*, FIG 0010). Le fondateur de la dynastie carolingienne reconquiert ainsi le monopole de la frappe monétaire. Son fils, Charlemagne, redéfinit la notion d'État et les droits régaliens qui en sont

009 *Tremissis* en or au portrait original de face, frappé par le monétaire Eustadius sous le règne de Clovis II (639-657) ou Clothaire III (657-673), Chalon-sur-Saône. Trouvé à Prilly. MCAH Lausanne. (diam. 13 mm).

010 Denier en argent, Royaume des Francs, Pépin III le Bref (751-768), Saint-Denis ?, 755-768. Trouvé dans la nécropole de la Tour-de-Peilz (bourse de 5 deniers ; T94). MCAH Lausanne. (diam. 15 mm).

011 Lot de 10 deniers en argent, Royaume des Francs, Charlemagne (768-814), ateliers divers, 768-793. Trouvé dans la nécropole de Bel-Air (T204), commune de Lausanne. MCAH Lausanne. (diam. moyen 19 mm).

l'apanage, parmi lesquels la frappe monétaire qui devient le pouvoir exclusif du souverain. Dès 793-794, l'administration monétaire est légiférée et accrue. L'autorité royale figure systématiquement sur les monnaies, sous la forme de légendes, monogrammes ou effigies, et le poids des deniers est augmenté à 1.80 g d'argent fin. La réduction du nombre d'ateliers et leur centralisation témoignent du monopole étatique. La frappe est ainsi plus organisée, mais également développée au vu de la diversité des coins utilisés. Toutefois, le pouvoir d'achat de ces deniers étant très élevé en raison de leur alliage de bon aloi, ils deviennent presque aussi précieux que le numéraire en or. En Suisse, les ateliers royaux attestés à Genève, Coire, Bâle, Zurich et peut-être aussi à Saint-Maurice et à Orbe frappent des deniers carolingiens.

Grâce à la pratique ancestrale des dépôts funéraires et de la thésaurisation, quelques lots précieux sont restés protégés en terre jusqu'à leur découverte. C'est le cas des deux bourses funéraires carolingiennes trouvées dans le Pays de Vaud. La première, issue en 1989 de la nécropole de la Tour-de-Peilz (voir LL chap. 5), contenait cinq deniers de Pépin le Bref alors que la seconde, trouvée en 1842 dans la nécropole de Bel-Air, sur la commune de Lausanne (voir SLL chap. 5), en rassemblait dix du roi des Francs Charlemagne FIG 0011. En 1922, plus de 300 deniers au type dit « au temple et à la croix »,

émis par son successeur Louis le Pieux, sont découverts à Hermenches, village vaudois situé à proximité de la voie reliant le nord de l'Europe à l'Italie. Frappés dans les villes du nord de la péninsule et rassemblés dans un pot en pierre ollaire, ils ont vraisemblablement été enfouis dans la première moitié du 9e siècle, peut-être par un marchand FIG 0012. Grâce à un autre trésor trouvé à Ilanz (GR), nous savons que la frappe de l'argent ne remplace pas complètement celle de l'or. Enfoui vers 794-795, ce dernier était composé de 138 monnaies : pour l'or, 83 *tremisses*, parmi lesquels 43 exemplaires lombards et 40 de Charlemagne (dont un émis à Coire) et pour l'argent, 50 deniers carolingiens, deux dirhems arabes et trois pennies anglo-saxons. Cet ensemble, peut-être rassemblé par un voyageur venu d'Italie par le col du Splügen, mêle ainsi des espèces occidentales et orientales des deux métaux. En Valais, hormis à Martigny où un denier de Charlemagne et deux de Louis le Pieux sont issus de fouilles, les trouvailles de monnaies carolingiennes proviennent essentiellement du Grand-Saint-Bernard. L'importance de ce passage pour le commerce entre le nord et le sud de l'Europe et pour les pèlerins en chemin vers Rome explique la présence d'un denier frappé à

012 **Trésor composé d'un pot en pierre ollaire et de plus de 300 deniers de Louis le Pieux (814-840). 9e s. Trouvé à Hermenches. MCAH Lausanne. (diam. moyen 21 mm) ; Dimensions pot : Ø100 x H110 mm.**

Angers par Carloman Ier, frère de Charlemagne, et d'un autre de Charles le Chauve, issu de l'atelier de Melle FIG 0013. Il faut savoir que Charlemagne en personne emprunte cette voie en 801, après avoir été sacré empereur à Rome.

Encore plus rares sont les oboles, en raison de leur petite taille et de leur émission moins fréquente, mais un exemplaire de Charles le Chauve a néanmoins été mis au jour dans l'église paroissiale de Payerne FIG 0014. Des trous de poteau semblaient définir le plan d'un bâtiment en bois, à l'emplacement du chœur actuel. Entourée de sépultures en fosses sans aménagement visible ni mobilier, cette structure du Haut Moyen Âge pourrait être une église ou une construction de cimetière (oratoire, *memoria*, etc.).

Propagande monétaire impériale

Dès le 9e siècle, des concessions de frappe sont octroyées à certains seigneurs et évêques, et le monopole étatique de la frappe monétaire tend à disparaître pour faire place à l'organisation seigneuriale du 10e siècle. Malgré le déclin du monnayage carolingien, le type chrétien « au temple et à la croix » mentionné plus haut, introduit par Charlemagne et largement diffusé par Louis Le Pieux, devient pour plusieurs siècles le prototype de maintes imitations sur les anciens territoires du royaume des Francs, notamment dans le Bassin lémanique. Contrairement à Genève et à Lausanne, où le temple et la croix sont adoptés, mais avec d'autres légendes, à Saint-Maurice le type est copié fidèlement FIG 0015. En effet, la légende du revers ne subit aucune modification et celle de l'avers se voit uniquement privée de deux lettres: HLVDOVVICVS IMP, devenant LVDOVICVS IMP. Probablement choisi par Charlemagne pour marquer le lien direct avec l'Empire romain, le temple s'est vu augmenté du symbole chrétien par excellence : la croix. Ce type monétaire est ainsi devenu l'incarnation de l'Empire carolingien, puis celle du Saint Empire romain. Sur les deniers, la puissance impériale romaine a ainsi perduré… |

015 Deniers en argent de Lausanne (a) et Saint-Maurice (b), ateliers respectifs, 11e-13e siècles. Trouvés lors des fouilles de l'hospice Saint-Jacques, à Saint-Maurice.

013 Deniers en argent, a) Royaume des Francs, Carloman Ier, Angers, 768 et 771 ; b) Empire carolingien, Charles le Chauve (840-877), Melle, dès 840. Trouvés sur le Plan de Jupiter, col du Grand-Saint-Bernard.

014 Obole en argent, Empire carolingien, Charles le Chauve (840-877), Bourges, dès 840. Trouvée dans l'église paroissiale de Payerne. MCAH Lausanne. (diam. 17 mm).

Bibliographie

Bernareggi 1977 | Devroey 2015 | Geiger 1979 | Geiser/Raemy Tournelle 2011 | P. Grierson *et al.* (dir.) 1986 | Gruaz 1922 | Orlandoni 1982

L'exploitation plâtrière de Gamsen

Olivier Paccolat

Le site archéologique de Gamsen, fouillé dans les années 1988-1999, a livré de nombreux vestiges – agglomération dense, habitations isolées et dépendances, nécropoles, voie de passage – recouvrant plus de 2000 ans d'histoire (voir SLL du chap. 2). Une importante exploitation plâtrière y est aussi attestée, sur le versant de Waldmatte, dès le 4e siècle et se poursuit durant tout le Haut Moyen Âge. Huit fours ont été localisés en deux endroits du versant (Waldmatte et Breitenweg), à proximité de bancs de gypse affleurant FIG 001 FIG 002. Comme ils ne constituent peut-être qu'une partie d'une exploitation plus étendue, il est impossible d'estimer l'importance de la production et son évolution au cours du temps.

Deux types de fours ont été mis en évidence : des fours avec entrée et d'autres qui en sont dépourvus. Ils ont fonctionné à des périodes bien définies et leur technologie respective semble adaptée au produit fini que l'on voulait obtenir. Ainsi, entre 400 et 600/700 apr. J.-C., les fours avec entrée permettant d'atteindre de hautes températures (1000 °C) fabriquent soit de la chaux, soit du plâtre anhydre (surcuit), matériaux utilisés pour les maçonneries et les sols. À partir de 700 jusque vers 1200, les fours sans entrée, qui ne peuvent dépasser des températures de 300 °C, sont destinés à la production du plâtre, employé principalement pour le revêtement des parois.

L'exploitation plâtrière de Gamsen connaît d'emblée un développement important avec la mise en place de quatre fours de grande capacité (30 à 35 m^3 de charge chacun) dans un secteur précis du versant, au lieu-dit Breitenweg FIG 003. Ces infrastructures sont ensuite abandonnées au profit de trois fours plus petits (4 à 15 m^3 de charge), situés cette fois en deux endroits du coteau, à Breitenweg et à Waldmatte. Sur le plan économique, on peut déjà parler d'une production de masse, en regard notamment des capacités des fours de la première période. Il ne s'agit plus ici d'une production destinée à un seul propriétaire ou à une petite communauté, mais bien d'une activité à large échelle. Le volume des matériaux issus des fours implique une évolution dans les techniques de construction des édifices à cette époque. Contrairement aux périodes précédentes où ce matériau n'est pas utilisé, à l'exception notable du temple romain en maçonnerie, le mortier de chaux et le plâtre entrent désormais plus régulièrement dans la mise en œuvre des bâtiments. Le plâtre anhydre (ou la chaux) a ainsi probablement servi à la construction de monuments comme la première église de Brigue-Glis (voir SLL du chap. 4), dont l'édification remonterait au 5e siècle.

Le contexte général de l'exploitation et de la production du plâtre reste méconnu. Ce travail nécessitait des connaissances particulières et de nombreuses compétences (construction des fours, abattage

001 Situation des fours et des affleurements de gypse sur le coteau au-dessus de Gamsen. SBMA/TERA Sion.

des arbres pour le combustible, extraction et cuisson de la matière première). Il fallait ensuite transporter et vendre le produit fini. Cette activité impliquait une main d'œuvre conséquente et spécialisée. Existait-il une corporation d'artisans liés à cette production ? Etait-ce une activité communautaire, ou alors une corvée due à un seigneur ou à l'évêque ? La question reste posée.

À l'échelle de l'agglomération, l'exploitation plâtrière va donner un nouvel élan à un habitat en déclin depuis l'époque romaine. En effet, à partir de la fin du 3e siècle, le village est abandonné au profit d'autres lieux, situés soit dans le village actuel de Gamsen, soit à Glis. Au cours du 4e siècle, on ne dénombre plus que trois habitations, soit une petite communauté qui exploite le versant à des fins agricoles. Avec l'activité des fours, des hameaux se forment sur le coteau ; ils abritent une population en augmentation (cinq à six habitations). Il ne fait pratiquement aucun doute que le maintien d'une occupation à Waldmatte est directement lié à cette industrie. On peut penser que la plupart des habitants étaient accaparés par cette activité et que d'autres s'occupaient des tâches agricoles et du quotidien. Une partie de la main d'œuvre venait certainement de l'extérieur pour renforcer les équipes lors de commandes importantes. L'abandon du village vers la fin du premier millénaire est étroitement lié au déclin de la production plâtrière. Si l'activité industrielle s'est poursuivie jusqu'au 11e, voire au 12e siècle, le coteau n'est en effet plus habité à partir de la fin du 9e siècle. Épisodique et en déclin, la production ne nécessitait vraisemblablement plus la présence d'une communauté installée à l'emplacement même des fours.

Bibliographie

Paccolat/Taillard 2001

002 Site en cours de fouille et emplacements des zones de fours (points rouges) au pied du Glishorn. Vue depuis le nord. SBMA Sion.

003 Batterie de fours du secteur de Breitenweg en cours de fouilles (1999). Vue depuis le nord. SBMA/TERA Sion.

La pierre ollaire

Maëlle Lhemon

« Pierre ollaire » est un terme générique employé par les artisans pour désigner une gamme de roches alpines aux propriétés particulières. Tendre, facile à travailler avec des outils en fer et d'une grande ténacité, cette pierre est réfractaire et a la capacité de conserver la chaleur.

D'abord utilisée pour la fabrication de petits objets taillés, bracelets, moules ou fusaïoles, elle est surtout exploitée pour ses hautes qualités calorifiques, idéales pour obtenir de bonnes marmites à mijoter ou des fourneaux au chauffage efficace. La fabrication des récipients et de leurs couvercles se développe à partir du 1er siècle apr. J.-C., puis connaît un grand succès durant l'époque romaine et le Haut Moyen Âge. Cet artisanat s'étend dans tout l'arc alpin et bénéficie d'une diffusion assez large dans les régions voisines, de la Bavière au sud de l'Italie et de l'est de la France à l'Autriche occidentale. Le Moyen Âge marque le déclin de la production des récipients au profit des fourneaux, fabriqués activement jusqu'aux 18e-19e siècles. L'utilisation de la pierre ollaire semble alors se limiter aux régions alpines.

Pendant le Haut Moyen Âge ne sont fabriqués que des récipients et des couvercles. Une seule technique est utilisée, le tournage ; les récipients taillés, travail au maillet et au ciseau, sont propres à l'époque romaine.

La technique du tournage, relativement immuable, demande un savoir-faire et une installation complexe. Appliquée à une pierre suffisamment tendre au moment de son extraction pour être travaillée avec des outils en fer, elle ressemble en fait beaucoup à celle du tournage sur bois. Le travail se fait dans un atelier avec une machine aux dimensions conséquentes FIG 001 maquette atelier) : un tour dont l'axe de rotation est horizontal est actionné par une force hydraulique. Le bloc de pierre, fixé à l'axe par de la poix, est travaillé par évidement avec des pointes en fer maniées par l'artisan assis en face. Un même bloc sert à fabriquer plusieurs récipients aux diamètres dégressifs (travail en gigogne). Quand le plus petit est achevé, le déchet qui reste, à la forme très caractéristique, s'appelle un cône de fabrication ; il fait partie des déchets de travail dont la découverte marque la présence d'un atelier FIG 002 déchets de fabrication).

Durant l'Antiquité tardive, le marché et les échanges autour de la pierre ollaire évoluent par rapport au début de l'époque romaine. De petits ateliers diffusaient alors localement leurs produits et un grand centre de production inondait le marché, Chiavenna dans les Alpes orientales italiennes. À partir du 4e siècle, le schéma de production change avec les petits ateliers qui semblent disparaître et trois grands centres alpins qui se partagent l'intégralité du marché. D'un côté, les ateliers des Alpes orientales italiennes (Chiavenna ?) perdurent, de l'autre deux nouveaux centres apparaissent, en Valais avec les ateliers de Zermatt FIG 003 récipients VD) et dans le Val d'Aoste en Italie (carrières du Val d'Ayas, de Champorcher et de Valmariana). Ce renouvellement des centres de fabrication coïncide avec une évolution des produits et l'émergence d'une nouvelle clientèle.

La gamme des pièces proposées se modifie : les récipients prennent des formes et des décors plus simples et plus homogènes. Les roches se diversifient avec l'arrivée des productions valdôtaines, qui utilisent une pierre caractéristique : la roche verte à chlorite et à grains grossiers, dont

001 Maquette de l'atelier de Migola Jordano exposée au musée de Coire (GR). Migola est le dernier tourneur de pierre ollaire : il a travaillé sur tour hydraulique jusqu'en 1975 dans le Val Malenco (Sondrio), en Italie (Lurati 1970). Musée de Coire, xxxx.

le minéral grenat, souvent présent, est très reconnaissable (grains rouges). En parallèle, Zermatt exploite les roches vertes à chlorite à grains fins et les ateliers des Alpes orientales mettent en œuvre les mêmes roches grises talqueuses.

Ces produits sont vendus à une plus large échelle qu'auparavant, avec des exportations qui se font sur d'assez longues distances. Le Val Aoste, avec ses roches vertes à grains grossiers et à grenats, diffuse ses récipients dans le nord-est de l'Italie, sur le plateau suisse occidental, dans le Jura jusqu'en Alsace et en Bourgogne ainsi que dans l'Est de la France, du Bassin lémanique à la Méditerranée. Les ateliers valaisans fabriquent aussi de grandes quantités de pièces, mais leur diffusion se limite au Plateau suisse occidental et au Bassin lémanique. Enfin, les productions alpines orientales sont moins abondantes qu'à l'époque romaine, mais c'est surtout leur schéma de diffusion qui change : les produits qui étaient vendus au nord des Alpes jusqu'en Bavière ne dépassent plus le lac de Constance et sont dorénavant essentiellement diffusés dans le sud de l'Italie, au-delà de la plaine du Pô.

Bibliographie

Catello/De Leo 2007 | David/De Michele 1993 | Lhemon/Serneels (dir.) 2012 | Lurati 1970 | Paccolat 2004

002 Déchets de taille et de tournage de l'atelier de Zermatt – Furi. 4e-7e s. MHV Sion.

003 Ensemble de récipients et un couvercle retrouvés dans le canton de Vaud, produits dans les ateliers de Zermatt. 6e-7e s. MCAH Lausanne, N. Jacquet.

Les textiles

Antoinette Rast-Eicher

Les tisserands du Haut Moyen Âge se sont en général inspiré des traditions anciennes et des techniques romaines, qui nécessitaient l'importation de matières telles que la soie. On recense alors une production domestique, mais également des ateliers spécialisés, notamment pour ce qui est des soieries. Laine de mouton, lin et chanvre sont les principales matières premières servant à la production textile ; on recourt à la soie seulement pour les tissus les plus riches. L'utilisation d'étoffes faites de fibres spéciales, telles que les poils de lapin et de castor, est également attestée. Elles remontent à des modèles romains et sont mentionnées – en précisant même leur prix ! – dans des textes de l'Antiquité tardive et des premiers siècles du Moyen Âge.

Certaines qualités de textiles très spécifiques apparaissent à cette prériode, et on les retrouve régulièrement dans toute l'Europe. Grâce au grand nombre de découvertes effectuées, on peut même établir des cartes de diffusion des différents types de tissus et mettre en lumière les différences entre les zones d'influence gallo-romaine et germanique. Les textiles du Haut Moyen Âge le prouvent : le « Röstigraben » ne date pas d'hier !

001 Pesons de métier à tisser vertical découvert en place dans l'habitat de Develier – Courtételle. (= SPM 6, fig. 212). 7e siècle? Voir dans publi Develier!!

002 Payerne – Abbatiale, sarcophage T26. Détail du textile tissé en sergé losangé du long vêtement de laine qui recouvrait tout le corps du défunt. 10e-début 11e siècle. © Archeotex, A. Rast-Eicher.

003 Revers de la fibule de La Tour-de-Trême (FR), détail du décor en tapisserie de tradition gallo-romaine, très rare au nord des Alpes. 7e siècle. © Archeotex, A. Rast-Eicher.

La qualité des tissus est fonction de leur utilisation et varie de grossière à extrêmement raffinée, la finesse des fils de laine allant jusqu'à 0,2 mm. Jusqu'au Moyen Âge central, le travail de filage se faisait au fuseau (voir fig. ?, dessin Cecilia chap. 5), en jouant avec les fils, les couleurs et les armures. Chez nous, les métiers à tisser étaient verticaux : soit les fils de chaîne étaient tendus grâce à des poids (métier à pesons) FIG 001 pesons), soit ils étaient fixés en haut et en bas aux poutres du bâtiment. Les étoffes tissées sur ces métiers étaient conçues à la pièce. En anglais, on parle de « *in shape weaving* » ou « tissage en forme », ce qui signifie qu'au lieu de produire trois mètres de tissu pour une tunique, on tissait directement la tunique dans sa forme définitive et avec ses garnitures. Une fois l'habit retiré du métier à tisser, il ne restait plus qu'à le coudre sur les côtés, en le garnissant fréquemment de galons tissés aux planchettes. Durant le Haut Moyen Âge, les personnes issues des élites religieuses et laïques portent des vêtements ornés de larges galons richement décorés, souvent en soie brochée de fils d'or.

Un vêtement du 10e siècle est conservé dans le sous-sol de l'Abbatiale de Payerne : le moine de la tombe 26 portait un froc avec capuche confectionné dans un tissu losangé (fig 02 détail textile losangé cf. Encadré chap. 5). À noter qu›en Europe, il est très rare de trouver un habit presque complet de cette époque.

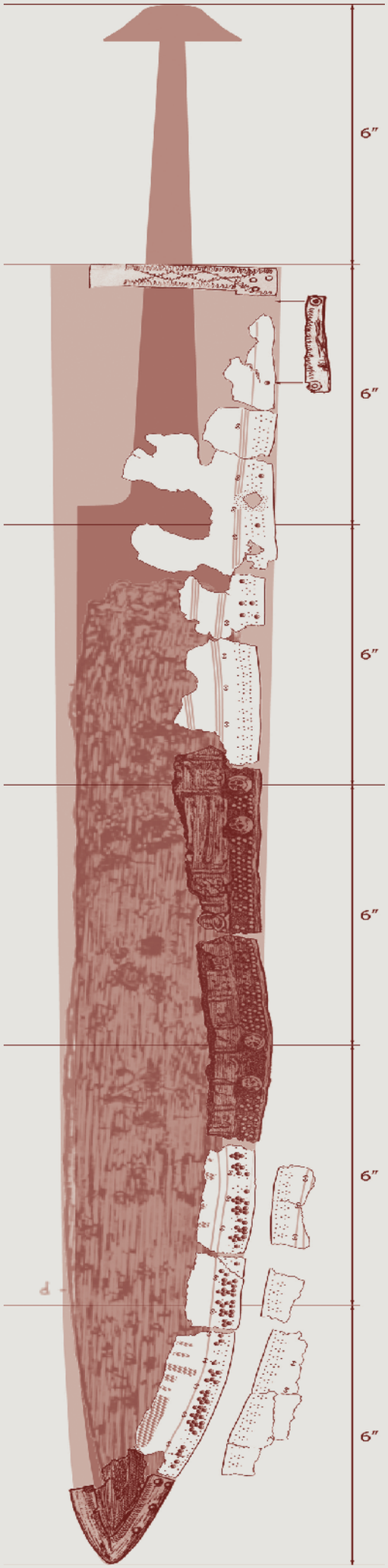
Certaines armures (c'est-à-dire la manière d'entrecroiser les fils de chaîne et de trame), telles que le sergé losangé en laine, sont courantes au Haut Moyen Âge. Les sergés damassés 1/2-2/1, qui créent automatiquement une étoffe à petits plis, aussi nommée Rippenköper, trouvés dans le sud de l'Allemagne et le nord-est de la Suisse, sont un exemple des tissus spéciaux que l'on rencontre à l'époque. Les plissés en laine, réalisés à la main après tissage, sont de proches parents de ces « Rippenköper ». Dans la Basilique Saint-Denis à Paris, des traces de couleur bleu foncé (Waid en anglais; Isatis tinctoria) ont été retrouvées dans un tissu plissé contenu dans un sarcophage. Les décors en tapisserie comme celui mis au jour sur le revers de la fibule de La Tour-de-Trême FIG 002 revers fibule Tour-de-Trême) sont de tradition romaine et s'avèrent pratiquement absents des régions germaniques.

Des soieries façonnées, en particulier dans les ateliers de Méditerranée orientale, et données en cadeau ont voyagé depuis le bassin de la Méditerranée jusqu'en Valais. Des exemplaires précieux ont notamment été conservés comme enveloppes de reliques à l'Abbaye de Saint-Maurice d'Agaune et au Chapitre cathédral de Sion (cf. SL-Soieries).

Ce n'est que vers la fin du Haut Moyen Âge (avant le 10e s.) qu'apparaît chez nous le métier horizontal à pédales. Celui-ci permet de tisser de très longues pièces d'étoffe. La production textile au mètre remplace ainsi la fabrication de pièces individuelles. Des changements en découlent dans la composition des armures : dans les tissus de laine, les armures très élaborées comme les fameux sergés losangés font place à des armures simples, rapidement réalisées sur le métier à pédales.

Bibliographie

Carré *et al.* 2018 I Rast-Eicher 2014



Le travail du cuir au Haut Moyen Âge

Marquita Volken

Le cuir est un sous-produit de la chaîne alimentaire : les peaux des animaux domestiques (vaches et chèvres) deviennent, par le processus du tannage, une matière imputrescible. Les trois procédés anciens de tannage connus sont le chamoisage, qui utilise l'huile comme agent tannant, le mégissage, effectué aux sels d'alun, et le tannage végétal, qui emploie des tannins d'écorces d'arbres. D'autres produits issus des peaux ne sont pas tannés mais préservés soit par le sel, soit par le séchage, comme le parchemin. Les artisans du cuir – cordonniers, selliers et maroquiniers par exemple – sont connus à l'époque romaine et au Moyen Âge par le truchement des corporations, mais on perd leur trace durant le Haut Moyen Âge.

Les rares objets du Haut Moyen Âge encore conservés aujourd'hui ont été mis au jour dans des églises, où les conditions stables préservent les matières organiques (Saint-Denis près de Paris, Saint-Séverin à Cologne), ou bien sont issus de sols gorgés d'eau (nécropole d'Oberflacht, D). Ces découvertes exceptionnelles permettent de reconstituer les lanières et autres éléments associés à l'origine aux diverses pièces métalliques (boucles, ferrets, fermoirs etc.).

Sur notre territoire, les exemples de cuirs du Haut Moyen Âge se limitent le plus souvent à des traces ou des empreintes conservées par l'oxydation des métaux. Il s'agit de fragments associés à la parure ou à l'habillement, généralement découverts dans des tombes. On trouve des fourreaux pour les scramasaxes (épées courtes) et des gaines pour les couteaux, ornés de dessins gaufrés ou incisés et fermés sur le côté avec des bordures métalliques et des rivets. Un exemplaire du 8e siècle a été trouvé en Valais dans une tombe de Wyler FIG 001 étui Wyler). Des trousses avec des briquets richement ouvragés proviennent également des sépultures. Plus rares sont les sacs à rabat et les étuis pour les forces, brodés avec de la soie et décorés de plaques et de bordures métalliques. Dans la tombe 138 de la nécropole de Bel-Air, près de Lausanne (voir Sous-la-loupe chap. 5), on a trouvé un manche en métal, seul reste d'un éventail pliable dont la partie en parchemin n'a pas survécu.

Sur les trousses, les étuis et les ceintures on retrouve des décors de broderie en fils de soie, caractéristiques du travail du cuir entre le 5e et le 7e siècle. FIG 002 A ET B ceinture brodée). Un fil est passé au travers de petites fentes alignées, produisant des espaces où le fil est visible en alternance avec le cuir. Comme le cuir doit être très mouillé pour le travailler, seule la soie peut s'utiliser ainsi, car elle est plus solide quand elle est humide.

Les chaussures reflètent la transition entre les styles hérités des Romains et le développement de modèles plus fermés au Moyen Âge. Les modèles correspondant à un patron de coupe romain sont difficiles à distinguer de ceux du Bas-Empire, et disparaissent durant le 6e siècle FIG 003 A, B ET C restitution chaussures). D'autres styles correspondent à des chaussures plus fermées FIG 003 D ET E. Un patron de coupe hybride, avec une demi-semelle en forme de goutte, est à mi-chemin entre le modèle en une seule pièce et les chaussures à semelle séparée ; il est attesté uniquement du 6e au 9e siècle FIG 003 F. On connaît des chaussures à semelle séparée du 8e-9e siècle dans nos régions FIG 003 G, H ET I, notamment une paire dans le sarcophage 26 de l'Abbatiale de Payerne (voir SL chap. 5). Les chaussures du Musée jurassien de Delémont, faussement considérées comme des reliques de l'abbé de Moutier-Grandval saint Germain, sont en réalité des chaussures liturgiques du 9e siècle (voir encadré chap. 4, fig. XX).

001 Restitution de l'étui de scramasaxe en cuir de Wyler (VS). 8e *siècle. MHV Sion, dessin M. Volken*

Bibliographie

Volken 2014 I Volken 2009

001 A ET B Exemple de ceinture en cuir brodée (tombe d'Arégonde, Saint-Denis (F), vers 581 apr. J.-C.) et restitution moderne. a) photo A. Rast-Eicher. b) restitution et photo M. Volken

003 Restitutions des différents modèles de chaussure en usage au Haut Moyen Âge. Dessin M. Volken.

La vaisselle en verre

Chantal Martin Pruvot

La vaisselle en verre n'est pas seulement belle, fragile et originale. À travers ses formes, ses couleurs et ses décors, elle apporte autant d'informations qui permettent de dater des sites, d'identifier des lieux de production et de dessiner les cartes des circuits commerciaux. Dans la région comprise entre les Alpes et le Léman, si l'époque mérovingienne a livré nombre de récipients, la période carolingienne en revanche, d'une manière générale nettement moins bien fournie en verre, n'a pour l'heure livré aucun vase.

La vaisselle en verre de l'époque mérovingienne est reconnaissable entre toute. Elle est composée essentiellement de coupes, plus larges et plus basses qu'auparavant, et de gobelets, plus étroits et plus hauts, qui sont souvent munis d'un fond arrondi, terminé parfois par un petit bouton les empêchant de tenir debout FIG 001 gobelets verre). On ne sait si ces derniers étaient faits pour être disposés sur des supports, en bois ou en métal, ou pour être posés à l'envers une fois leur contenu vidé (*Sturzbecher*). Des bouteilles et des carafes employées pour servir les boissons complètent en général le vaisselier, notamment celui des régions septentrionales (nord-est de la France, Rhénanie, Belgique). En Suisse occidentale elles sont rares, peut-être en raison de coutumes différentes. Les quelques formes fermées retrouvées sont des petits flacons globulaires déposés de manière isolée dans des sépultures FIG 002 flacon globulaire Sion). Parallèlement à cette vaisselle aux formes simples, des pièces plus sophistiquées, comme des cornes à boire, des gobelets à trompes (*Rüsselbecher*) ou des *Guttrolfs* fonctionnant comme compte-gouttes sont réalisées et témoignent de l'habileté des verriers mérovingiens. Ces récipients luxueux sont relativement fréquents dans les régions du Nord de la Gaule vers le milieu du 6e siècle, mais aucun n'a été découvert à ce jour en Suisse occidentale.

Les formes, les décors et les couleurs des vases ont évolué au fil du temps. C'est ainsi qu'entre la fin du 5e et le milieu du 6e siècle, les verriers ont créé un nouveau décor, composé de fils opaques, le plus souvent blancs, appliqués horizontalement ou en guirlandes sur des coupes et des gobelets de couleur claire (fig. 2, au centre et fig. XX Riaz). Durant la seconde moitié du 6e siècle, ils ont produit des gobelets carénés et campaniformes ainsi que des bols hémisphériques (*Tummler*) dans des couleurs brunâtres et verdâtres plus foncées que précédemment (fig. 2, bol hémisphérique, à g.). Les décors sont alors composés de côtes en relief réalisées par soufflage de l'objet dans un moule. Une dernière période de production, située peu avant le milieu du 7e jusqu'au début du 8e siècle, voit l'apparition de bols hémisphériques à large bord replié et de nouveaux gobelets campaniformes souvent soufflés dans une matière bleu-vert qui s'apparente au verre caractéristique de l'époque romaine. Deux vases de cette période ont été mis au jour à Saint-Sulpice et Martigny (fig. 2, à droite et fig. XX p. XX, SL chap. 4). Déposés dans des sépultures à inhumation, ils nous sont parvenus dans un état particulièrement excellent. Les offrandes étant très rares dans les tombes de cette période et la vaisselle en verre étant alors réservée à des habitats aristocratiques ou des établissements religieux, les récipients en verre de cette époque sont exceptionnels et nous parviennent en général sous forme de fragments.

001 À droite et à gauche, bols hémisphériques mis au jour dans les nécropoles de Lausanne – Bel-Air (tombe 162, derniers tiers 6e-fin 7e s.) et Saint-Sulpice (tombe 37bis/38, 7e s.). Au centre, gobelet campaniforme découvert dans la tranchée de récupération d'un mur de l'église Saint-Gervais à Genève (1ère moitié 6e s.). MCAH Lausanne.

En marge de la vaisselle de table, des lampes à huile dont la forme peut être parfois confondue avec celle de gobelets sont produites dès la fin du 4e siècle et durant l'ensemble de la période mérovingienne. L'exemplaire complet mis au jour dans une tombe de la nécropole de l'église paléochrétienne de Sion – Sous-le-Scex présente une forme confirmant une fonction de luminaire FIG 003 lampe). Ces lampes étaient insérées dans un cerclage métallique qui permettait de les suspendre.

Si les lieux de production des vases en verre mérovingiens de Suisse occidentale ne sont pas connus, ils peuvent être toutefois déduits des cartes de répartition. On peut ainsi supposer que la plupart des récipients proviennent d'ateliers situés dans la région rhénane ou le nord-est de la France. Deux exceptions toutefois à cette généralité : le gobelet de Genève – Saint-Gervais pourrait avoir été fabriqué dans une officine du sud de la France et acheminé par l'axe rhodanien ; la lampe à huile de Sion – Sous-le-Scex pourrait constituer une importation d'Italie. À noter encore que, dans la région qui nous intéresse ici, le site artisanal de Sion – Sous-le-Scex Est est pour l'heure le seul ayant livré des déchets de fabrication (voir p. xxx) prouvant l'existence d'un atelier, mais dont la production ne peut être identifiée (récipients ou verre à vitre ?).

Bibliographie

Feyeux 2003 | Foy 1995 | Foy 1998 | Foy 2012

002 Flacon globulaire mis au jour dans une sépulture à inhumation de l'église de Sion – Sous-le-Scex (T387). 5e-6e siècle. MHV Sion.

003 Lampe à huile découverte dans une la tombe 132 de Sion – Sous-le-Scex. 5e-7e siècle. MHV Sion.

001 Petits blocs de verre brut, coulure et mors (déchets provenant de la canne à souffler) témoignant de l'existence d'un atelier de verrier à Sion – Sous-le-Scex Est vraisemblablement durant la première moitié du 6e siècle. MHV Sion ? SBA Sion ?

Le verre : origines, voyages et métamorphoses

Chantal Martin Pruvot

Le verre, qui est l'un des premiers matériaux de synthèse créés par l'homme, apparaît au Proche-Orient et en Égypte vers le troisième millénaire avant notre ère. Le matériau de base qui le compose est la silice à laquelle sont ajoutés un fondant et un stabilisant. Le mélange est ensuite chauffé à haute température – 1'000 degrés environ – pour être coulé, moulé ou soufflé. Si, durant l'Antiquité et le Haut Moyen Âge, la silice, qui permet l'état vitreux, a toujours été utilisée sous forme de sable, le fondant conduisant à abaisser la température de fusion est un ingrédient qui a évolué au fil du temps. Quant au stabilisant, qui empêche le verre de se dégrader, il est fourni, durant ces périodes anciennes, par les divers oxydes contenus naturellement dans la silice et le fondant. Pour colorer le verre, les artisans ajoutent au mélange des oxydes métalliques, par exemple de cuivre pour obtenir du vert, de cobalt pour obtenir du bleu et de manganèse pour obtenir du violet.

Durant la période romaine, le fondant est intégré au sable sous forme de natron, roche saline à forte teneur en soude récoltée dans les lacs salés d'Égypte. Ce composant est exporté dans des ateliers primaires qui fabriquent le verre brut, situés en Égypte et sur la côte syro-palestinienne. Ces officines produisent alors du verre brut sodique qui est acheminé en Occident, dans des ateliers secondaires, pour être transformé en produits finis (récipients, perles, verre à vitre). Afin d'abaisser la température de fusion et pour augmenter aussi la quantité du verre brut, les verriers occidentaux ajoutent des fragments de verre récupérés.

Les analyses chimiques effectuées sur de nombreux échantillons démontrent qu'à partir du milieu du 6e siècle apr. J.-C., les artisans commencent à utiliser de plus en plus de verre recyclé, témoignant ainsi que les importations de matière brute en provenance du Proche-Orient ne sont plus aussi abondantes. Les déchets de production mis au jour dans le secteur artisanal de Sion – Sous-le-Scex Est, en plus de prouver la présence d'un atelier secondaire en fonction vraisemblablement durant la première moitié du 6e siècle, illustrent ce processus de recyclage FIG 001 frag. verre). En effet, les analyses chimiques effectuées sur des petits blocs sédunois révèlent une composition proche de celle des verres syro-palestiniens, avec toutefois une teneur en fer, manganèse et titane plus forte, et une teneur en calcium moins importante, ce qui reflète une utilisation élevée de verre recyclé pour leur fabrication. Parallèlement au processus de recyclage de plus en plus marqué, les verriers introduisent aussi parfois des cendres végétales dans le verre qu'ils refondent. Ces changements s'opèrent, semble-t-il, sans rupture brutale des circuits commerciaux de verre brut, mais s'intensifient au fil du temps. C'est ainsi qu'entre la fin du 8e et le début du 9e siècle, un bouleversement technologique et commercial s'opère : des cendres de plantes forestières et de la chaux sont introduites dans la recette du verre brut, qui n'est désormais plus sodique mais calco-potassique, et ainsi peut être produit sur place. Ce verre local est diffusé dans l'ensemble de l'Europe continentale et devient courant dès la fin du 9e et durant le 10e siècle.

Le verre utilisé pour la fabrication des perles, très appréciées au Haut Moyen Âge, suit dans les grandes lignes les mêmes courants commerciaux et évolutions technologiques. Toutefois, des analyses physico-chimiques réalisées sur de très petites perles de couleur variée, récoltés dans certaines nécropoles mérovingiennes, révèlent une provenance d'Inde du Sud ou du Sri Lanka. C'est le cas notamment de plusieurs petites perles vertes mises au jour dans deux tombes de la nécropole du Clos d'Aubonne à la Tour-de-Peilz FIG 002 perles de T143) (analyses inédites effectuées par l'Institut de Recherche sur les ArchéoMATériaux, IRAMAT, sous la direction de Bernard Gratuze). Ces perles dites « indo-pacifiques », utilisées pour réaliser des colliers, des coiffes FIG 003 coiffe de Doubs) et pour broder des textiles, ont vraisemblablement été acheminées en Europe occidentale avec, entre autres marchandises, des grenats provenant également de cette région d'Asie, très prisés aussi à l'époque mérovingienne pour orner les fibules et les plaques-boucles (voir p. xxx). Les grenats et les perles indo-pacifiques, lesquelles ont circulé entre la fin du 5e et la première moitié du 6e siècle, témoignent de la vitalité des circuits commerciaux à grande échelle, entre l'Europe occidentale et les mondes méditerranéen et indien.

Bibliographie

Hincker 2017 I
Passard-Urlacher/Gratuze 2017 I
Pion/Gratuze 2016 I
Rodrigues/Brut 2017 I Wolf *et al.* 2005

002 Petites perles de verre vert et perles tubulaires en or provenant de l'une des coiffes mises au jour dans la nécropole de la Tour-de-Peilz – Clos d'Aubonne (T 143). Des analyses ont montré que les perles de verre sont originaires du sud de l'Inde ou du Sri Lanka. 6e siècle. MCAH Lausanne, Fibbi-Aeppli.

003 Évocation de la coiffe et du collier de perles portés par une femme inhumée dans la nécropole de La Grande Oye à Doubs (dép. Jura). S. 401A, début 7e siècle. Dessin F. Passard-Urlacher.

Les enveloppes de reliques proche-orientales

Marielle Martiniani-Reber

Les trésors de plusieurs églises ou monastères de Suisse actuelle, notamment ceux de l'Abbaye de Saint-Maurice et de l'église de Valère à Sion, renferment des ensembles significatifs de soieries précieuses fabriquées au Proche-Orient au début du Moyen Âge. À l'instar de ceux conservés dans d'autres trésors ecclésiastiques d'Europe de l'Ouest, ces tissus restent les seuls témoignages de la production byzantine et arabo-islamique de ces époques reculées.

Les étoffes de ces trésors proviennent des reliquaires et ont servi d'enveloppes de reliques ; ce sont donc généralement de petits fragments. Seule une pièce plus grande, par la forme arrondie de sa partie inférieure, montre qu'elle a dû appartenir à un vêtement FIG 001 soie pourpre griffons). La conservation de ces fragments, à l'intérieur de reliquaires rarement ouverts, sinon lors de cérémonies, est généralement bonne. La technique de fabrication de la plupart des soies de cette époque est le samit, qui permet d'obtenir des tissus assez épais et lourds offrant un aspect brillant ; plus rarement, on trouve des damas, des taquetés et, à partir de l'an Mil, des lampas.

À la valeur religieuse de ces soieries s'ajoutait leur prix élevé. En témoigne la loi nautique des Rhodiens qui stipule, à Byzance, au début du 7e siècle, qu'en cas de naufrage la soie est indemnisée au prix de l'or. En Occident, de tels tissus étaient importés et devaient être encore plus coûteux.

Les voies de diffusion de ces textiles orientaux sont peu connues, car les sources écrites ne nous éclairent guère à ce sujet. Toutefois, en interprétant certains textes comme le *Liber Pontificalis* ou des vies de saints, il apparaît que l'Italie, surtout les villes de Rome et Venise, ont joué à cet égard un rôle essentiel. Ces étoffes faisaient l'objet d'échanges non seulement commerciaux, mais aussi religieux : Rome accordait en effet des reliques aux cathédrales, monastères ou paroisses qu'elle entendait honorer, et ces reliques étaient enveloppées de tissus (voir chap. 4).

Par la suite, les reliques accompagnées de leurs précieuses enveloppes pouvaient poursuivre leur périple lorsque les prélats les distribuaient à d'autres institutions religieuses, lors de cérémonies appelées « translations ». Ainsi le fameux suaire de saint Victor, aujourd'hui conservé dans le trésor de la cathédrale de Sens, est arrivé là avec des reliques de saint Maurice d'Agaune, ramenées par Villicaire lorsque celui-ci fut nommé archevêque de la métropole bourguignonne.

Certains des tissus les plus précieux sont sans doute parvenus en Occident par la voie diplomatique. Quelques fragments byzantins ont, en effet, été teints à la pourpre et présentent des harmonies colorées qui en faisaient des produits dont l'exportation était étroitement limitée FIG 002 fragment triangulaire). Ce précieux colorant, issu de coquillages comme le murex, était par principe réservé à l'empereur, à la cour et aux usages diplomatiques. Certaines étoffes de

001 Bas d'un vêtement en soie teint à la pourpre à décor de griffons. Samit, Empire byzantin. 11e s. © MHV Sion, MV 12879 ; M. Martinez et B. Dubuis.

002 Fragment d'un tissu de soie orné de motifs teints à la pourpre. Samit, Empire byzantin, 9e s. © MHV Sion, inv. MV 12882a et b ; M. Martinez.

003 Soierie aux Néréides. Samit, Empire byzantin, 5e-6e s. MHV Sion, inv. MV 12884 ; © Abegg-Stiftung, CH-3132 Riggisberg, 2015 ; Ch. von Viràg.
2 images à choix.

pourpre pouvaient toutefois être acquises sur le marché des produits de luxe, si l'on en croit le récit de Liutprand, évêque de Crémone.

Les tissus arabo-islamiques sont plus rares dans les trésors ecclésiastiques occidentaux et nous connaissons mal la manière dont ils y sont parvenus. Sans doute l'Espagne a-t-elle joué un rôle de transmission, de même que Constantinople, où l'on sait que des marchands arabes pratiquaient le commerce des textiles. Il est probable que ce sont ces derniers qui diffusèrent les soieries conservées dans les trésors ecclésiastiques, fabriquées en Asie centrale aux 8e-9e siècles.

L'iconographie des tissus qui ont enveloppé les reliques est très variée, même si on retrouve des thèmes privilégiés. Si des exemples tirés de la mythologie antique ont été conservés, comme les Néréides d'une soierie de Sion FIG 003 fragment Néréides), les représentations les plus fréquentes sont sans conteste les chasses aux fauves FIG 004 RESERVE scène de chasse) et les images d'animaux réels (lions et éléphants) ou fantastiques (griffons). Ces bêtes devaient exprimer la force, tandis que la chasse symbolisait la victoire militaire. Insignes de pouvoir, les images venaient ainsi renforcer la valeur que donnaient les matières et la technique à ces étoffes. Les représentations ne sont pas restées sans effet sur la culture artistique locale : on retrouve leur influence dans la sculpture, dans la peinture monumentale ou encore dans les enluminures.

Bibliographie

Grabar 1997 | Guicherd/Vial 1957 | Koder 1991 | Mariaux (dir.) 2015 | Martiniani-Reber 1986 | Martiniani-Reber (éd.) 2015 | Muthesius 1993 | Nicole (éd.) 1894 | Schmedding 1978 | Vogt 1958

Le fer pendant le Haut Moyen Âge

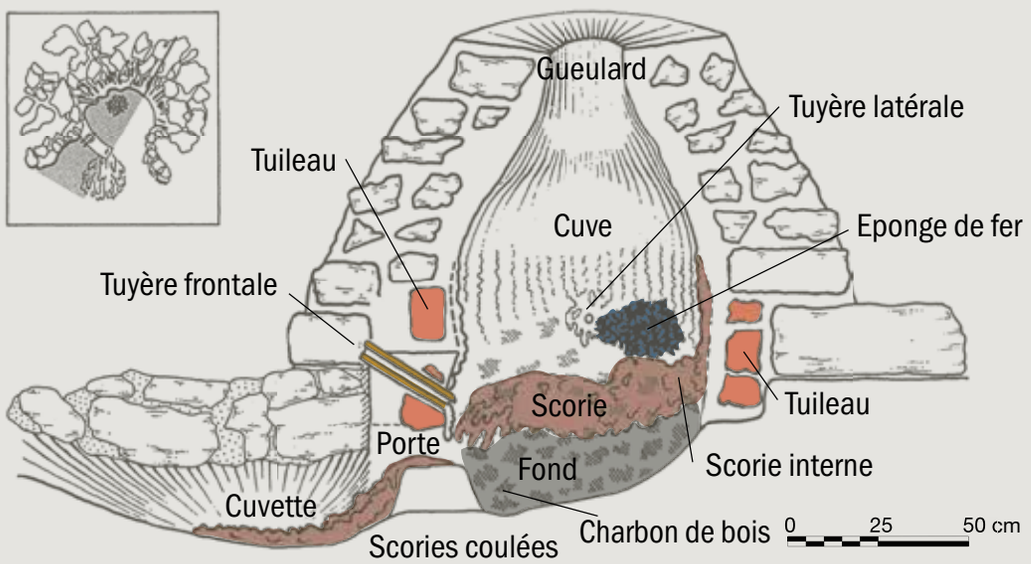
Vincent Serneels

À l'époque romaine, une industrie sidérurgique puissante s'est mise en place dans plusieurs régions de l'Empire, en particulier en Gaule, en Bretagne et dans les provinces danubiennes. Le fer est produit en masse à partir de minerais de qualité supérieure. La production est fortement centralisée et les barres de fer standardisées circulent facilement sur tout le territoire. Dans les camps militaires, les villes et les habitats ruraux, le fer est abondamment utilisé pour les armes, les outils artisanaux et agricoles ainsi que pour la construction, sous forme d'innombrables clous et ferrures. Les populations du plateau suisse bénéficient de ce réseau d'approvisionnement à longue distance.

Dès la fin du 3e siècle, cette belle organisation est bouleversée et certains centres de production sont abandonnés, alors que d'autres connaissent des changements importants. La circulation des biens devient plus difficile, en particulier en direction des régions périphériques. Le fer se raréfie, alors on réutilise, on recycle, on récupère. Le stock permet de tenir un certain temps, mais les outils en fer s'usent : il faut donc commencer à produire du fer sur place.

Mais sur le plateau suisse, il n'y a pas de minerai et il faut se tourner vers les gisements du Jura. Ce sont les argiles rouges du Sidérolithique (Eocène) qui sont exploitées. Une fois lavées, les concrétions ferrugineuses (pisolithes) atteignent une teneur de 60 % d'oxydes de fer, tout juste suffisante

3-SL-1-1 Vue des bas-founeaux de la forêt des Bellaires, entre Romainmôtier et La Sarraz, lors des fouilles de Paul-Louis Pelet en 1967. AC Lausanne. (as. 18.1995.2, fig. 12, p. 97).
Demande en cours.



3-SL-1-2 Coupe illustrant le fonctionnement d'un bas-fourneau, d'après l'exemple de Boécourt (JU). SPM 6, fig. 210, p. 343.

pour qu'elles soient traitées au bas fourneau par des artisans maîtrisant bien leur métier.

Dans les Alpes centrales, les minerais sont plus rares et plus difficiles à exploiter, mais certains sont de qualité exceptionnelle comme la magnétite du Mont Chemin (VS) (voir encadré p. ?) ou l'hématite du Gonzen (SG). Les données archéologiques sont moins nombreuses, mais apparemment on assiste aussi à un développement de la production de fer pendant le Haut Moyen Âge.

De la mine à la forge

Ces ressources, qui avaient été négligées jusque là, vont être mises en exploitation de manière extensive. Depuis le Salève jusqu'à Schaffhouse, de très nombreuses petites exploitations disséminées autour des secteurs riches en minerai sont installées. Les plus anciennes remontent au 5e siècle et elles vont se multiplier tout au long de la période. On connaît ainsi une centaine de petits amas de scories datant du Haut Moyen Âge.

Les fourneaux sont les mêmes dans tout le Jura et l'Est de la France. Ils sont construits en pierres avec des murs épais portant une revêtement interne argilo-sableux FIG 3-SL-1-1. La cuve mesure environ 1,5 m de haut et son diamètre interne est de 80 cm environ FIG 3-SL-1-2. Le four est équipé d'un soufflet, dont le vent pénètre dans la cuve à travers une tuyère en céramique placée latéralement, à 40 cm au-dessus du fond. Une porte permet de laisser la scorie s'écouler à l'extérieur pendant l'opération et de récupérer le bloc de métal à la fin de celle-ci. On connaît bien ces fourneaux grâce aux vestiges de la région du Mormont (VD) et de Boécourt (JU).

Le fer est produit sur des sites spécialisés installés dans la forêt, qui fournit le charbon, et pas trop loin des mines. Le produit brut, l'éponge de fer, est ensuite transporté vers des sites d'habitat où les forgerons vont nettoyer le fer de ses impuretés et fabriquer des barres ou des objets finis. Le hameau de Develier-Courtételle (JU), dans la vallée de Delémont, occupé entre le 6e et le 8e siècle, a livré plus de quatre tonnes de scories de forge, témoignant d'une intense activité d'épuration et de forgeage. Sur le Plateau, les habitats du Haut Moyen Âge ne livrent que des traces fugaces d'activités métallurgiques: ils dépendent certainement des régions voisines pour leur approvisionnement.

Le fer est le métal de la vie de tous les jours, mais il reste rare FIG. 3_SL-1-3. Il est utilisé pour les outils et les armes, dont certaines sont clairement des objets de prestige. Certains forgerons maîtrisent des techniques sophistiquées comme le damas d'assemblage (voir pp. XX, chap. 3).

Bibliographie

Eschenlohr/Serneels 1991 | Eschenlohr *et al.* 2007 | Pelet 1993 | Serneels 2002

3-SL-1-2 Fermoir de trousse en fer, qui a pu également servir de briquet. Les extrémités recourbées sont ornées de têtes animales. 6e s. (?). MHV Sion.